

# DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#17

(AUTOMNE 2020)

# DOPAMINE #17

AUTOMNE 2020



DOPAMINE est une revue numérique tout public. Cette publication de la plateforme drogbox.fr s'adresse à celles et ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. Elle fait la part belle à la fiction pour éclairer la réalité avec le recul nécessaire...

De janvier 2019 à février 2020, la revue était mensuelle et payante. Elle présentait et décryptait un ensemble de références piochées dans l'actualité ou les archives culturelles (anciens numéros disponibles sur le site). Elle est désormais, et depuis le numéro 15, trimestrielle, et gratuite. Un numéro paraîtra chaque saison et proposera un dossier central consacré à un ensemble d'oeuvres attachées à un ou plusieurs auteurs. L'actualité culturelle sera bien entendu également présente.

S'abonner à la revue permet de recevoir dans sa boîte mail chaque numéro, et de soutenir la revue dans son travail de veille, de relais et de rédaction. (Renseignements et abonnement sur le site [www.revuedopamine.fr](http://www.revuedopamine.fr))

*Couverture Numéro #17 : Extrait Image OpenClipart-Vectors de Pixabay©*

# Edito



Et c'est reparti pour un tour à devoir restreindre ses mouvements et ses rencontres et profiter alors, en ce qui nous concerne, du cocon qu'offre la fiction dans ce monde en désordre où il serait bien malvenu de faire la leçon à qui que ce soit... Cette fiction nous embarque dans des mondes pas toujours plus reluisants que la réalité, certes, où des rapports de force malsains savent parfois tirer leur épingle du jeu et nous laisser penser que l'on n'est pas toujours au mieux enfermé chez soi, surtout en mauvaise compagnie. Le dossier que nous proposons dans ce numéro en est la démonstration. Les êtres chers se transforment en bourreaux, et très tôt dans l'existence de Patrick Melrose dont nous suivrons le parcours...

Il est temps de se laisser porter par les histoires des autres, avec ou sans psychotrope. On s'aventure dans les marges, mais toujours en pleine page donc. Ce décalage, ce pas de côté, plus ou moins important, avec une réalité plus ou moins réjouissante est bien ce que recherche tout usager... Les histoires des autres sont aussi les nôtres, car après tout qui aurait la prétention de se suffire à lui-même ou de nier que les parcours des hommes résonnent en chacun de nous, inévitablement... Mais à quoi bon la fiction puisque la réalité nous éclaire déjà bien suffisamment sur ce que nous sommes, ce que nous vivons et ce à quoi nous aspirons ? La réponse à cette question ne se trouvera pas dans l'amorce d'une philosophie de comptoir que nous prendrons soin d'éviter ici, mais au sein même des romans, films ou séries télévisées qui nous baladent à quelques mètres au-dessus du sol, parfois en apesanteur pour réussir à se cogner mais sans se faire mal... On lit, on visionne, on prend des notes, dans l'obscurité ou en pleine lumière et l'on tente de prendre le recul nécessaire pour éclairer un sujet complexe, bien heureusement. On a vite fait de penser ou proclamer que cette thématique des usages des drogues, qui intéresse et préoccupe tant, est binaire : le bien et le mal se font face et s'envoient leur poing dans la gueule en tentant parfois l'esquive dans un univers mortifère qui effraie souvent... Bien au contraire. La thématique nous éclaire sur les mécanismes du désir de vie, plus vite, plus haut, et plus intensément, seul ou en lien avec d'autres des comme nous...

*Thibault de Vivies*

# Sommaire



## **Dossier : Melrose's place** (page 05)

**Introduction** (page 06)



## **Peu importe** (page 10)

A propos du roman d'Edward St Aubyn



## **Mauvaise nouvelle** (page 16)

A propos du roman d'Edward St Aubyn



## **Après tout** (page 24)

A propos du roman d'Edward St Aubyn



## **Le goût de la mère** (page 28)

A propos du roman d'Edward St Aubyn



## **Enfin** (page 33)

A propos du roman d'Edward St Aubyn



## **Actualités** (page 37)



## **Sur l'alcool - Les Bukoliques** (page 38)

A propos du recueil de textes de Charles Bukowski et le l'ouvrage de Cédric Meletta



## **Mon père, cet enfer** (page 42)

A propos du récit dessiné de Travis Dandro



## **World's Most Wanted - Episode 01 : Ismael "El Mayo" Zambada Garcia : le patron du cartel de Sinaloa** (page 46)

A propos du documentaire télévisé de Paul Moreira



***Ivresses*** (page 50)

A propos de l'ouvrage de Benoît Franquebalme



***La Daronne*** (page 55)

A propos du film de Jean-Paul Salomé et du roman de Hannelore Cayre



***Family Business - saison 2*** (page 59)

A propos de la série télévisée de Igor Gotesman



***Le cannabis médical, une nouvelle chance*** (page 63)

A propos de l'ouvrage du Dr Pascal Douek



***Dark Blue*** (page 68)

A propos de la bande dessinée de Warren Ellis et Jacen Burrows



***La Linea, dans l'ombre du narcotrafic*** (page 72)

A propos de la série télévisée de Michael Amo



***Le fumoir*** (page 76)

A propos du récit de Marius Jauffret



***A Young Doctor's Notebook*** (page 80)

A propos de la série télévisée de Mark Chappell et Alan Connor



***Drunk*** (page 84)

A propos du film de Thomas Vinterberg



***Tijuana bible*** (page 89)

A propos du film de Jean-Charles Hue



***Un détour par l'enfer*** (page 93)

A propos du récit autobiographique de Erwan Gramand



**Cité DOPAMINE #17** - Fiction (page 98)



# MELROSE'S PLACE

## MELROSE'S PLACE



### Introduction

Difficile de sortir de cette oeuvre littéraire et de l'adaptation télévisée qui en est la fidèle, très fidèle, adaptation, sans le sentiment d'avoir couru, en même temps que le protagoniste, un marathon dans un sac de pomme de terre troué. On en sort donc épuisé, en transpiration, prêt à passer de la pommade sur les hématomes consécutifs aux chutes successives, mais soulagé que ça se termine et plein d'espoir dans l'avenir... Les cinq volets du récit que nous propose Edward St Aubyn, dont on sait qu'ils sont en bonne partie autobiographiques, même si la fiction y a sa place, ne peuvent pas laisser le lecteur indifférent. Et l'adaptation télévisée qui en suit le déroulé, ne fait que confirmer en images celles que nous pouvons construire en imagination dans nos cerveaux sensibles fatalement à des histoires de petits garçons à qui il n'arrive que des malheurs, même en grandissant... Quand un père, mais aussi une mère, sont de la partie, et quand il s'agit d'identifier des responsabilités, alors la compassion ne peut qu'augmenter. Ajoutez à cela le beau monde de l'aristocratie anglaise avec ses mondanités, compromissions, apparences trompeuses, adultères presque assumés, et le vernis social aura vite fait de sauter, emportant avec lui les aspirations légitimes au bonheur d'un petit gars qui n'avait rien demandé à personne, sûrement pas qu'on le fasse souffrir aussi jeune et qu'il en prenne pour des années et des années de tourments...

L'histoire qui nous est racontée est celle de Patrick Melrose qui, comme l'auteur Edward St Aubyn, a été victime dans son enfance de brimades, tortures psychologiques et agressions sexuelles de la part d'un père dont les méthodes éducatives d'un autre temps et d'une autre dimension n'avaient d'égal dans l'horreur que les fausses bonnes excuses que son

état d'esprit déséquilibré se donnait pour s'en glorifier. La formule que l'enfant, devenu adulte, n'eut de cesse alors de se répéter, fut celle-ci : « *Personne ne devrait jamais faire ça à personne.* »... Elevé seul, sans frère et soeur, et sans l'appui d'une mère aveuglée, volontairement ou non, par sa consommation quotidienne et importante d'alcool, Patrick ne pourra compter que sur lui-même pour que trois ans après les premiers viols, il ait la force de s'opposer à son père... Si les deux premiers volets de la série littéraire ont été inversés volontairement dans la série télévisée de David Nicholls (2018), c'est sûrement pour nous plonger visuellement au plus vite dans les aventures agitées d'un jeune homme de vingt ans en prise avec des usages immodérés de stupéfiants, et ne nous éclairer alors qu'après coup sur les potentielles causes de son addiction...

L'héroïne, puis l'alcool, prendront effectivement une place non négligeable dans la vie de Patrick qui n'aura de cesse de tenter d'anesthésier ses souvenirs douloureux. Le décès de son père, puis celui de sa mère seront les deux principales occasions de réveiller les douleurs et trahisons du passé... En aucun cas Edward St Aubyn ne taira les satisfactions retirées de ses usages d'héroïne, commencés à seize ans. A un journaliste de l'Evening Standard, le quotidien londonien, il confira : « *Je pense vraiment que l'héroïne m'a sauvé la vie. C'est ce qui m'a permis de me tenir à mi-chemin entre l'existence et le suicide. De ne pas avoir eu à choisir. Lorsque j'ai goûté à l'héroïne, je me suis senti bien pour la première fois. Enfin, j'arrivais à mettre à distance tout ce qui m'était intolérable - pensées, émotions, souvenirs... Cette sensation de bien-être parfait a duré trois semaines. Après, pendant les douze années qui ont suivi, ç'a été une autre paire de manches...* » Tout commence pour Edward, comme pour Patrick, par l'envie et le besoin, pressant, de faire taire une douleur lancinante qui encombre son cerveau et l'empêche d'avancer dans la vie, tant faire se peut, avec quiétude...

Dans l'oeuvre littéraire, tout commence pourtant dans la douceur d'un mois d'août en Provence. Un père, une mère et un fils y passent des vacances bucoliques dans une belle demeure chaleureuse et confortable, en compagnie d'amis proches ou mondanités du moment, et sans que le cadre et les circonstances laissent présager des malheurs qui s'abattront sur un enfant de cinq ans. A cet âge-là, il n'aura de cesse de chercher alors

refuge auprès d'une nature qui le lui rend bien, mais aussi, en vain, d'une mère psychologiquement absente et elle-même sous la coupe d'un mari tortionnaire. Plus tard, ce sont les psychotropes vers lesquels il se tournera pour y trouver un refuge chimique pas si confortable... Les cinq volets de cette saga familiale, qui s'étalent sur plus de trois décennies, nous racontent comment un homme tente au mieux, au fil du temps qui passe, de rassembler ses esprits, du moins les morceaux éparpillés par cette bombe à retardement que furent les rapports incestueux dont il fut victime enfant. Chaque épisode invite Patrick, dans sa course vaine, à faire taire ses voix intérieures en les noyant en partie dans des solutions aqueuses anesthésiantes...

### **Biographie et bibliographie d'Edward St Aubyn** (source babelio.com)

*Edward St Aubyn (ou Saint-Aubyn) est un écrivain britannique, né à Cornouilles le 14 janvier 1960... Descendant d'une famille de la noblesse anglaise, il a grandi à Londres et en France. Son père, Roger Geoffrey St Aubyn (1906-1985) était ancien militaire, puis chirurgien et sa mère, Lorna Mackintosh (1929-2005), était originaire d'une riche famille américaine de Cincinnati. Durant son enfance, de 5 à 8 ans, Edward a été sexuellement abusé par son père avec la complicité de sa mère. Cela se passait dans un château en Provence, une maison de famille dans le Var. A 16 ans, il s'enfonce dans la drogue... Diplômé à la Westminster School, il a poursuivi ses études au Keble College de l'Université d'Oxford en 1979, où il a étudié la langue et littérature anglaise... Hanté par sa jeunesse douloureuse et surtout par son père, il tente tant bien que mal de survivre à ses traumatismes en se réfugiant dans toutes formes de drogues. Dépendant de l'héroïne, il entame une psychothérapie à l'âge de 25 ans. Pour s'en sortir, il a romancé sa vie... De 1987 à 1990, il a été marié à l'écrivaine Nicola Shulman (1960). Père de deux enfants, Edward St Aubyn vit à Londres.*

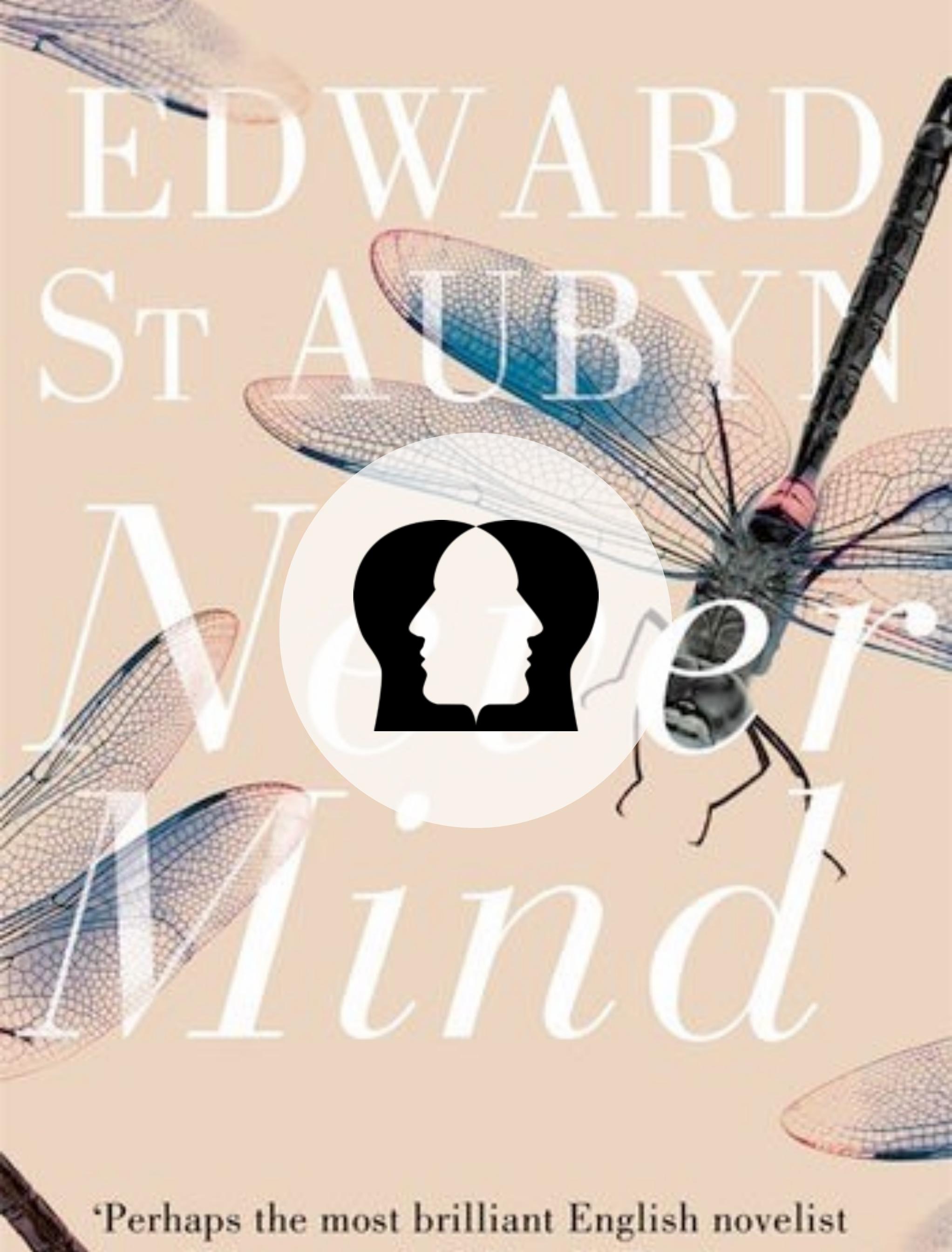
*En 1992, il publie "Peu importe" (Never Mind), son premier roman et le premier tome de sa série semi-autobiographiques sur les années Thatcher, "Patrick Melrose". Il obtient le prix Betty Trask en 1992. La série compte cinq romans notamment "Mauvaise nouvelle" (Bad News, 1992), "Après*

*tout* (Some Hope, 1994), *"Le goût de la mère"* (Mother's Milk, 2005) et *"Enfin"* (At Last, 2011). *"Le goût de la mère"* (Mother's Milk, 2005) a figuré sur la dernière sélection du plus prestigieux prix littéraire britannique, le Man Booker Prize 2006, et a été récompensé par le Prix Femina étranger à sa publication en France en 2007.

Les romans sont adaptés en une mini-série britannique en cinq épisodes intitulée *"Patrick Melrose"* et diffusée en 2018. Benedict Cumberbatch tient le rôle titre. *"Mother's Milk"* a été adapté au cinéma en 2012, avec Jack Davenport dans le rôle de Patrick Melrose. En 2014, il obtient le Prix Rive Gauche à Paris - Roman étranger pour *"Sans voix"* (Lost for words, 2014).

Son site : [www.edwardstaubyn.com](http://www.edwardstaubyn.com)

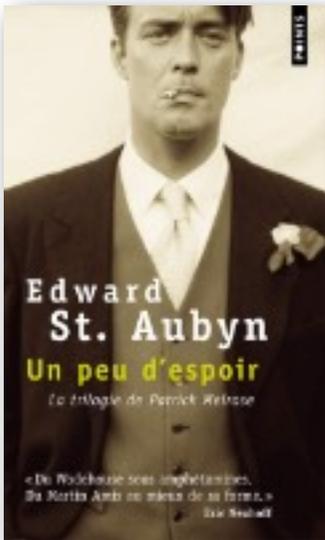
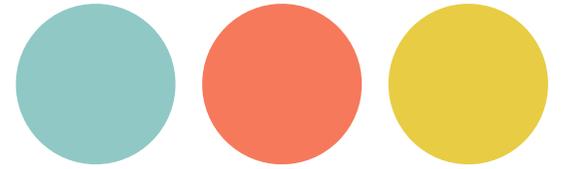




EDWARD  
ST Aubyn  
A Novel  
Mind



‘Perhaps the most brilliant English novelist



*Peu importe (Titre anglais - Never mind)*  
*Un roman de Edward St Aubyn*  
*Edition originale Heineman, Londres, 1992*  
*Traduction : Marie Ploux*

***Peu importe***

Dans *Un peu d'espoir* -  
*La trilogie Patrick Melrose*

Un roman de Edward St Aubyn  
Edition française : Christian Bourgeois  
Edition poche Points Seuil 2008



***Patrick Melrose***  
***(Episode 2)***

Une mini-série télévisée  
de David Nicholls  
Diffusion américaine 2018  
Distribution : Benedict Cumberbatch,  
Jennifer Jason Leigh, Hugo Weaving,  
Prasanna Puwanarajah...

Il y a du Caligula chez David, le père de Patrick Melrose, un tyran qui « *torturait sa femme pour savoir pourquoi il lui était si dévoué* », nous rappelle Anne, une amie de la famille. Il y a sûrement aussi chez David quelque chose du Marquis de Sade, auteur qui glorifiait le sadisme et dont la demeure, il y a deux siècles de ça, était située à proximité de celle des Melrose dans ce petit village du Lubéron, Lacoste, en Provence... David, la soixantaine au moment du récit, est un aristocrate anglais oisif, en villégiature dans le Sud de la France, accompagné par son épouse Eleanor et son fils de cinq ans (huit ans dans la série télé), Patrick. Le patriarche est clairement le maître des lieux dans ce mas provençal que lui a offert sa femme, américaine, riche héritière d'un empire de produits solvants. Ce qui devait être un foyer pour personnes alcoolodépendantes, s'est transformé en résidence d'été... David a, lui, été déshérité par son père, mais a eu la chance, ou l'ingéniosité, de mettre le grappin sur cette jeune et riche américaine qui, après avoir succombé à ses charmes et son originalité, s'est vite rendu compte de l'imposture et de la rudesse d'un homme qui saura l'anéantir physiquement et mentalement.



### Extrait p. 88-89

« En ouvrant le placard sous le lavabo, David fut ébloui par la magnifique diversité des tubes et flacons qu'il contenait : des clairs, des jaunes, des marrons, des oranges avec un couvercle, en plastique ou en verre, provenant d'une demi-douzaine de pays, priant tous les consommateurs de ne pas dépasser la dose prescrite. Il trouva même des enveloppes portant la mention « Seconal » et « Mandrax » : sans doute des vols commis au passage dans les salles de bains d'autrui. Il farfouilla dans les barbituriques, les euphorisants, les antidépresseurs et les somnifères et fut surpris de trouver si peu d'analgésiques. Il tira du placard une bouteille de codéine, un peu de Diconol, des anti-inflammatoires, et découvrit enfin, tout au fond, dans une autre bouteille, les pilules d'opium... »

Diplômé en médecine, mais compositeur contrarié à cause de ses rhumatismes, David n'a jamais exercé et s'est contenté de vivre aux crochets de sa femme. Leur fils, Patrick, est né d'un viol conjugal, et même si à l'époque, le viol conjugal n'était pas reconnu légalement, comme l'explique Nicholas, un ami de longue date de David, ce dernier fait de toutes les façons sa loi lui-même... Eleanor semble, dans tous les cas, avoir abandonné la partie depuis longtemps et se contente désormais des souvenirs vieillissants de l'homme qu'elle a connu quand ils étaient jeunes, bien-portants et plein de projets. Elle se réfugie alors dans une consommation immodérée d'alcool, d'amphétamines, de médicaments codéinés, pilules d'opium ou autres stimulants ou antalgiques qui garnissent une pharmacie familiale dans laquelle David se sert à l'occasion pour soulager ses douleurs rhumatismales...

Le décor est planté pour ce court récit qui se déroule sur une journée d'été, du réveil au coucher. Le contexte parental et l'environnement malsain font du jeune Patrick un enfant seul et triste qui n'a pour seuls refuges que la campagne provençale et les jupons d'Yvette, cette femme enveloppante au service du couple Melrose... Patrick est maltraité, et le mot est faible, nous y reviendrons, par son père, qui prend un malin et sadique plaisir à souffler le chaud et le froid sur un entourage qui courbe alors l'échine et se plie au moindre de ses désirs. Il s'est approprié la demeure et ses occupants, et en a fait en quelque sorte ses souffre-douleur. On fait ici profil bas, on longe les murs, on marche en permanence sur des oeufs en prenant bien soin de ne surtout pas les écraser au risque de réveiller le monstre, le courroucer et subir ses châtiments. Les figues fraîches qui tombent du figuier, dans la cour d'entrée du "château", comme l'appelle Yvette, sont écrasées du pied à l'occasion pour soulager les rancœurs ou faire baisser la pression...

Les Melrose ne seront pas seuls ce jour-là. Ils ont invité deux couples d'amis, "amis" entre guillemets, à savoir tout d'abord le philosophe Victor Eisen et sa femme Anne More, qui sont aussi



### Extrait p. 18

« Elle devait prendre Anne chez Victor Eisen et, de là, filer à l'aéroport, mais il fallait d'abord se remettre d'aplomb. Une demi-bouteille de cognac Bisquit était cachée dans un coussin sous le siège du conducteur. Elle avait dans son sac deux sortes de comprimés : des jaunes pour retrouver la forme, et des blancs pour chasser l'angoisse et la panique qui revenait du même coup. Jugeant que la route serait longue, elle prit quatre comprimés jaunes au lieu de deux et, comme elle avait peur que cette double dose ne la rendit anxieuse, elle en prit aussi deux blancs, avalant la moitié du cognac pour faire passer le tout. Elle tressaillit violemment. Puis, avant même qu'il fût dans son sang, elle sentit le choc de l'alcool, sa chaleur bienfaisante. »

des voisins, mais également Nicholas Pratt, un vieil ami de David, et sa "conquête" du moment, Bridget, une jeune femme bien plus jeune que lui et qui semble lui faire honte par son franc-parler et l'expression d'une libération des moeurs qu'elle affiche sans pudeur dans cette fin des années soixante où ancienne et nouvelle génération ont du mal à cohabiter sans se heurter, du moins verbalement...

Nicholas Pratt et Bridget atterrissent au vol de quatorze heures, et c'est Eleanor et Anne qui se chargent d'aller les récupérer dans une décapotable qui file tombeau ouvert sur les routes sinueuses d'une campagne ensoleillée dont le décor défile à la vitesse d'une conductrice alcoolisée et amphétaminée... Eleanor est clairement dans le déni concernant ses usages addictifs et sa capacité alors d'être à l'écoute de son fils et surtout disponible pour lui. Le trajet vers l'aéroport sera l'occasion pour Anne d'aborder le sujet avec sa compatriote amie, d'essayer de lui faire comprendre qu'elle boit trop, trop pour son bien mais aussi celui de Patrick en demande d'attention. Malheureusement, Anne ne sera pas entendue. Eleanor sollicite son cerveau avec suffisamment de produits psychoactifs, aux effets souvent antagonistes, pour qu'elle navigue en permanence, et à l'aveugle, dans un no man's land neuronal où elle sait se perdre sans résister. Le temps n'est plus alors pour elle à accepter la souffrance dans l'abstinence mais à prendre soin d'elle dans un usage compulsif et réconfortant de psychotropes, aussi étonnant que cela puisse paraître. L'automédication psychoactive a pour vocation ici d'anesthésier toute forme de pensée encombrante, et de vivre le moment présent en glissant sous le tapis tous les mauvais souvenirs du passé ou contrariétés du moment, tout en négligeant ses responsabilités de mère. Eleanor ne sait plus être présente pour son fils Patrick dont elle sent bien qu'il est en souffrance. Elle se contente ce jour-là de faire croire à ses invités, loin d'être dupes, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Le tout jeune garçon de cinq ans, malgré les promesses de sa mère de l'embarquer dans son automobile pour cette courte



### Extrait p. 83

« - Qu'est-ce que tu fais ?  
demanda-t-il.

Son père ne répondit pas.

Patrick avait trop peur pour  
répéter sa question. La main  
pesait toujours sur son dos et il  
étouffait presque, le visage  
enfoncé dans les plis du drap.  
Il regarda fixement la tringle  
des rideaux et le haut des fenê-  
tres ouvertes. Il ne pouvait pas  
comprendre quelle forme  
nouvelle prenait son châtiment,  
mais il savait que son père  
devait être vraiment fâché pour  
lui faire mal à ce point. Il ne  
pouvait plus supporter le  
désespoir qui le submergeait.  
Il ne pouvait plus supporter  
cette injustice. Cet inconnu qui  
le broyait ne pouvait pas être  
son père. »

escapade aller-retour vers l'aéroport, se voit malheureusement contraint par son père de passer la fin de la matinée avec lui et de subir alors ses sévices. L'homme a pour philosophie d'éduquer ses enfants dans l'apprentissage de la survie en milieu hostile, son père étant partie prenante de ce milieu hostile. Les châtiments et réprimandes semblent monnaie courante, mais ce que David fait subir à Patrick, son fils de cinq ans, ce jour-là, dépasse de loin les idées reçues d'une éducation idéale, et David le sait très bien. La teneur des menaces proférées à l'encontre de son fils s'il lui venait à l'idée de rapporter à sa mère, ou à qui que ce soit, ce qu'il lui a infligé, est à la hauteur de l'ignominie de l'acte sexuel imposé à un petit garçon qui n'aura alors de cesse de vouloir faire taire ce cri dans sa tête : « *Personne ne devrait jamais faire ça à personne.* ». Patrick tentera bien d'en parler à sa mère, mais la voix de son père, et ses menaces, plus fortes que tout, anéantiront toute velléité de soulèvement filial. Eleanor sera là encore probablement dans le déni, ce qui invitera son fils à ressasser, ruminer tout ça dans son esprit, et ainsi grignoter son âme pendant de longues années. A la colère, à l'isolement et à la souffrance, se mêleront les sentiments d'incompréhension et d'injustice... Le petit garçon aura d'autant plus peur de son père à compter de ce jour-là et du viol dont il a été victime. Le reste de la journée n'est qu'une suite de perches tendues, en vain, à sa mère pour qu'elle vienne à son secours et l'emmène loin de ce mas provençal et d'un père tyrannique, pédophile et incestueux...

Le dîner qui clôture la journée ne laissera personne indifférent. Les envolées éducatives et inepties réactionnaires de David, appuyées par son ami Nicholas qui ne sait que faire des courbettes, auront raison d'Anne et de son mari Victor qui quittent la table en plein milieu du repas. Bridget, elle aussi, ne supporte plus les dernières paroles malvenues de David et Nicholas et tentera de rejoindre un certain Barry, jeune ami croisé à l'aéroport en France, et prêt à l'accueillir pour fumer plus de joints et gober plus d'acides, les drogues en vogue à ce moment-là. Bridget les préfère à l'alcool qu'elle considère comme brutal, à l'image de la gent masculine d'un autre temps qui bouscule, elle, son cerveau au whisky...



Extrait p. 87

« En déjeunant, David se dit qu'il avait peut-être poussé un tout petit peu loin le mépris de la pruderie bourgeoise. Même au bar du Club de la cavalerie et de la garde on pouvait difficilement se vanter d'un inceste, homosexuel et pédophilique, en comptant sur l'approbation générale. A qui pouvait-il dire qu'il avait violé son fils de cinq ans ? Ils préféreraient tous changer de conversation, et certains feraient même pire. L'expérience avait été brève, brutale, mais pas foncièrement déplaisante. Il sourit à Yvette, l'informa qu'il avait une faim de loup et se servit une brochette d'agneau avec des flageolets. »

Eleanor clôturera, elle, sa soirée réfugiée dans sa décapotable, bouteille de cognac ou autre alcool en main. Comme son fils Patrick, elle se retrouve seule à cuver son désespoir en attendant qu'un nouveau jour se lève sur, assurément, un nouveau lot d'humiliations, de terreurs, de compromissions et de profonds moments de solitude... Les derniers mots de David à son fils (dans la série télévisée du moins), après l'avoir bordé dans son lit, seront : « *Sache que si jamais tu parles à ta mère, ou à qui que ce soit, de ce qu'il s'est passé, je te briserai en deux* ». Sûrement pas, malheureusement, des paroles en l'air...

Ce qui aurait dû ressembler à un environnement idyllique, porté par cette lumière du Sud de la France éclairant une demeure spacieuse et chaleureuse, devient l'ancre de la cruauté et portera alors en germe les pathologies à venir et les usages qui les accompagneront... Ce premier épisode de la saga Patrick Melrose, qui correspond donc au deuxième épisode de la série télévisée, ne laisse augurer rien de bon pour la suite. Les esprits ont été marqués probablement bien plus profondément que ne le feraient tous les psychotropes réunis. Difficile de sortir indemne de cette journée, dont on sait que d'autres suivront calquées à peu près sur le même modèle... Quant à savoir si les consommations compulsives de Patrick qui suivront sont la conséquence directe des exactions dont il a été victime tout jeune enfant, difficile de ne pas y penser. Une chose est sûre, elles accompagneront le jeune homme qu'il deviendra en exacerbant ou en anesthésiant à l'occasion sa colère et sa rancœur tenace... Quand certains peuvent affirmer que les usages à venir de Patrick précipiteront sa chute, d'autres peuvent aussi considérer qu'au contraire, ils la freineront ou du moins amortiront le choc, plus ou moins en douceur...



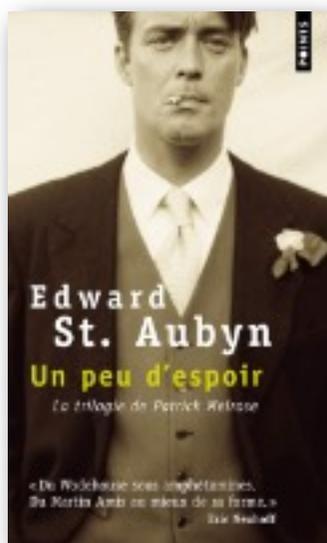
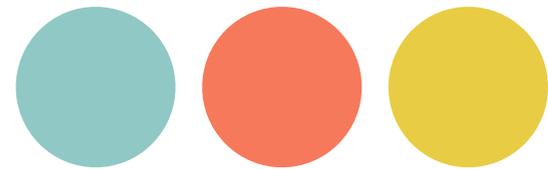
EDWARD  
ST AUBYN

*Board*

*News*



‘I’ve loved Edward St Aubyn’s Patrick Melrose



*Mauvaise nouvelle (titre anglais : Bad news)*  
*Un roman de Edward St Aubyn*  
*Edition originale Heineman, Londres, 1992*  
*Traduction : Sophie Brunet*

**Mauvaise nouvelle**  
Dans *Un peu d'espoir* -  
*La trilogie Patrick Melrose*

Un roman de Edward St Aubyn  
Edition française : Christian Bourgeois  
Edition poche Points Seuil 2008



**Patrick Melrose**  
**(Episode 1)**

Une mini-série télévisée  
de David Nicholls  
Diffusion américaine 2018  
Distribution : Benedict Cumberbatch,  
Jennifer Jason Leigh, Hugo Weaving,  
Prasanna Puwanarajah...

Effectuons un bond dans le temps, quand Patrick, la vingtaine désormais, apprend au téléphone, un matin de juillet 1982, que son père est décédé. Un très large sourire se dessine sur son visage. Une joie immense le submerge, pendant que l'héroïne qu'il vient de s'injecter fait son effet... Patrick est célibataire et vit à Londres, confortablement, mais sans activité professionnelle. Ses préoccupations tournent visiblement autour de ses relations sexuelles et de ses usages de psychotropes, divers et variés, mais surtout d'héroïne. Son oisiveté n'est pas synonyme d'apaisement, du moins pas depuis qu'il vient d'apprendre que son père est décédé. On comprend que les années passées depuis le premier épisode de la saga, et le premier viol dont il a été victime à l'âge de cinq ans, n'ont pas été simples. S'il exprime ouvertement sa joie de s'être enfin débarrassé d'un père encombrant, la haine pour son géniteur ressurgit à ce moment-là et sera exacerbée quand l'occasion lui est donnée de lui faire un dernier adieu au funérarium de New York et de récupérer par la suite ses cendres... Son amoureuse du moment, l'invite à profiter de ce court voyage Outre-Atlantique pour repartir à zéro, sur de nouvelles bases qui



### Extrait p. 173

« Il se versa une grande rasade sur quelques glaçons. L'odeur du bourbon lui sembla infiniment subtile et poignante. Debout à la fenêtre, tandis que la première lampée lui brûlait la gorge, regardant Central Park tout en bas, il eut envie de pleurer. Merde, c'était si beau ! Il sentait sa tristesse et son épuisement se confondre dans l'étreinte sentimentale, anéantissante, du bourbon. L'instant avait un charme de fin du monde. Comment pouvait-il même songer à renoncer aux drogues ? A l'émotion si intense qu'elles lui procuraient ? »

excluent alors ses usages de drogues... Une décision importante est alors prise. Il ne consommera plus d'héroïne, visiblement son produit de prédilection. Cette fois-ci sera la bonne. Il se le jure même. « *C'était le moment le plus important de sa vie, il fallait être à la hauteur. Etre à la hauteur.* » Sacré programme...

Quelques comprimés de valium en poche, pour pouvoir soutenir le siège lors d'un voyage où le manque se fera inévitablement ressentir, le jeune homme embarque pour New York, une ville où il a quelques repères pour y avoir déjà fait un long séjour, six mois à dépenser au moins cinq mille dollars par semaine en héroïne et cocaïne... Il pose ses valises dans l'hôtel où il a ses habitudes, et dans une suite grand luxe qui domine Central Park. Sa première exigence est qu'on lui fasse parvenir du whisky. Valium et alcool, le cocktail gagnant pour faire taire, au mieux, les symptômes criants du manque d'héroïne... Renoncer à l'opiacé ne veut pas dire renoncer à tout produit, lui rappelle cette petite voix dans la tête, un Jiminy Cricket qu'il appelle Nounou et qui l'accompagnera tout au long du parcours... Les dealers qui occupent le terrain aux abords de Central Park sauront accueillir ses dollars avec bienveillance. Les produits à disposition sont divers et variés. Patrick se contentera ici de comprimés de Quaalude (du Lemon 714 s), un sédatif très en vogue à l'époque, et de capsules noires de speed (Black Beauty), « *la dernière chose dont il avait besoin, mais il n'aimait pas prendre une drogue sans avoir la possibilité d'en contrarier les effets.* ». Il évitera bien entendu à tout prix l'héroïne sur laquelle il compte encore faire l'impasse. Il se l'est juré n'oublions pas, même si une nouvelle épreuve l'attend, celle de retrouver son père emballé dans un cercueil et de faire ressurgir un peu plus encore les souvenirs douloureux du passé. « *Personne ne devrait faire ça à personne.* ». En ce qui concerne les cendres, il faudra attendre le lendemain après-midi malheureusement, le temps de retirer une enveloppe de trois mille dollars à la banque et d'imaginer à l'avance tout ce que l'on peut s'offrir pour faire passer les heures. En poche, l'équipement pour les prochaines vingt-quatre heures, au moins, est vérifié régulièrement. « *les cachets (poche du bas à droite) ; puis l'enveloppe (poche intérieure gauche)*



### Extrait p. 190

« Une fois tiré derrière lui le verrou de la salle de bains, il pouvait s'abandonner à la préoccupation obsessionnelle de son propre état physique et mental, sans être gêné par la présence d'étrangers ou l'absence d'un miroir bien éclairé. Les « plus belles heures de sa vie » s'étaient passées là. A se piquer, à sniffer, avaler, voler, à crever d'overdose ; à examiner ses pupilles, sa langue, ses réserves. »

*; enfin, les cartes de crédit (extérieur gauche)... ... la Drogue ; le Fric ; et le Saint-Esprit du Crédit. »...*

Patrick, chargé en Quaaludes, une nouvelle visite se profile à l'horizon, celle d'une vieille amie de ses parents, Anne More, cette jeune femme si compatissante envers lui quand il était seul et triste en bas des marches de l'escalier de la maison de Lacoste dans le sud de la France. Elle s'était proposé alors d'aller chercher, en vain, sa mère pour qu'elle vienne le consoler. Une quinzaine d'années plus tard, la culpabilité est toujours là. Elle n'avait peut-être pas assez insisté ce soir-là, elle n'avait peut-être pas été assez à l'écoute de ce petit garçon prêt éventuellement à ce moment-là à tout lui raconter, malgré les menaces de son père David... Attablé en compagnie d'Anne, Patrick commence à ressentir les effets des comprimés de Quaalude qu'il vient d'ingérer. *« Son sang sifflait comme une télévision après la fin des programmes. Ses mains étaient comme des haltères, comme s'il avait des haltères en main. Tout en lui se repliait et s'appesantissait. »* La salle de bain devient alors son refuge pour se charger en Speed cette fois-ci et compenser les effets des Quaaludes. *« Avec son père qui venait de mourir, il avait bien le droit de perdre la tête »*. C'est l'équilibre que Patrick retrouve alors, des mouvements coordonnés, une élocution parfaite, *« les rayons du speed balayant comme ceux d'un phare la nuit épaisse des Quaaludes, l'alcool et le décalage horaire. »*. Anne More n'y verrait que du feu... ou presque...

Malheureusement, les pensées s'accélérent, s'emmêlant, encombrant un cerveau déjà bien sollicité par les prises de produits qui agitent son ciboulot sans que Patrick puisse reprendre le contrôle des voix intérieures qui se font plus pressantes, le manque d'héroïne se fait de plus en plus pressant. Se goinfrer jusqu'à plus faim et picoler jusqu'à plus soif, seul dans un restaurant gastronomique, ne suffiront pas à combler chez Patrick ce manque d'un plaisir inégalé, celui des effets de l'héroïne. Car rien ne vaut l'héroïne, il en est convaincu. Et pourtant il s'est juré de ne pas y penser, n'oublions toujours pas... 243-1726, le numéro



Extrait p. 198

« Non, il ne fallait pas y penser, il ne fallait pas, en fait, penser à rien et surtout pas à l'héroïne, parce qu'il n'y avait que l'héroïne qui marchait vraiment, parce qu'il n'y avait qu'elle pour l'empêcher de courir en rond comme un écureuil actionnant la roue des questions sans réponse. L'héroïne, c'était la cavalerie. L'héroïne, c'était le pied de chaise manquant, ajusté avec tant d'art à l'endroit de la cassure que la réparation était invisible. L'héroïne atterrissait en ronronnant sur sa nuque et s'enroulait, nocturne, autour de son système nerveux comme un chat noir qui se love sur son coussin favori. Elle était douce et somptueuse comme une gorge de ramier, comme une coulée de cire à cacheter sur la page, comme une poignée de bijoux glissant d'une paume à l'autre. »

de Pierre, son dealer attiré, Patrick doit le chasser de sa mémoire. Ne pas appeler Pierre, surtout ne pas l'appeler. Ou alors, laisser faire le destin, c'est-à-dire l'appeler mais compter sur le fait qu'il ne réponde pas pour se faire une raison, ou au contraire compter sur une réponse pour se laisser porter par la chance qui guiderait un destin incapable de se passer d'opiacé... Pierre ne répondra pas, cette fois-ci du moins. Mais la machine est lancée, et plus question de l'arrêter. L'appel de l'héroïne est assourdissant. Plus rien ne comptera à présent que s'en procurer, et au trot s'il vous plaît. « *Quand il était sous héroïne, il pouvait concevoir l'idée d'être sans ; quand il était sans, il ne pouvait penser qu'aux moyens d'en trouver.* » Pierre étant aux abonnés absents, Patrick va devoir se fournir dans la rue, et il sait bien où. Après un achat malheureux d'un produit qui n'avait rien d'un stupéfiant, un mélange d'Ajax et de barbituriques, sans une once d'héroïne, Patrick se tourne vers un certain Willy le Frileux, son contact de rue, un usager dans un piteux état, « *grappillant juste assez de doses pour trembloter au lieu de convulser et pour glapir au lieu de hurler* ». Patrick le connaît bien, c'est son intermédiaire habituel. Il sait le conduire vers Loretta, providentielle vendeuse d'un produit dont on sait qu'il contient suffisamment d'héroïne pour compenser un manque, et peut-être même planer. Willy récupère un des cinq sachets que l'Anglais à NY a acheté rubis sur l'ongle, et l'invite chez lui pour qu'il puisse acheter à sa femme une seringue, en échange de deux sachets, et qu'il se shoote sur place. Sa seringue de « *gardien de zoo* », « *une shooteuse qui ressemble à une pompe à vélo* », en main, les trois sachets d'héroïne restants dans l'autre, Patrick peut tenter de s'injecter le produit, les trois doses d'un coup. Mais l'aiguille étant énorme et le confort de shoot précaire, le sort s'acharne sur le jeune homme cette nuit-là. Il loupe la veine et se shoote dans le muscle. Tout ça pour ça... De retour à l'hôtel, le taxi, usager d'héroïne lui aussi, par chance, lui sauvera la mise et lui trouvera une quantité suffisante de produit pour que Patrick se fasse un shoot dans la voiture, et un autre à l'hôtel...

Tant qu'à faire, puisqu'on en est là, et pour être sûr qu'on ne s'est pas donné tout ce mal pour rien, pourquoi pas repasser un petit



Extrait p. 228

« Patrick défit un des sachets de cocaïne. Sur le papier glacé blanc se détachait un ours polaire bleu pale. A la différence de Pierre, il préférait prendre la coke à part, jusqu'à ce que la tension et la peur deviennent insupportables et alors envoyer la garde préto-rienne de l'héroïne pour dissiper la folie et le désastre. Il tint le sachet en cornet et le tapota. De petits grains de poudre descendirent l'étroite vallée de papier et roulèrent dans la cuillère. Pas trop pour le premier fixe. Pas trop, mais assez quand même. Rien n'était plus odieux qu'un flash diffus, délayé. Il continua à tapoter. »

coup de fil à Pierre pour s'assurer, soit qu'il n'est toujours pas disponible, soit qu'il l'est et alors pouvoir aller se recharger pour une belle et longue nuit... Pierre répondra cette fois-ci... Et voilà Patrick embarqué dans une nouvelle course poursuite, prêt cette fois-ci à se fournir, non seulement en héroïne mais aussi en cocaïne, et ce pour mille dollars. Il accepte même, en guise d'accueil de Pierre, une leçon de réduction des risques, sûrement pas de trop après les moments qu'il a passé auprès de Willy et de sa compagne dans un appartement délabré où les conditions d'hygiène étaient plus que déplorables. On fait comme on peut... Ce qui se prépare chez Pierre, c'est un speedball, un mélange de cocaïne et d'héroïne. Pierre a l'habitude de mixer les deux produits avant de se les injecter. Mais Patrick, lui, préfère commencer par la cocaïne et compenser par la suite ses effets trop violents avec l'héroïne... « *Tout irait bien à présent. Des braises rougeoyantes par une nuit d'orage, la pluie battant les vitres sans pouvoir l'atteindre. Des ruisseaux de fumée, de la fumée qui s'arrondissait en lacs brillants. Les pensées scintillant aux franges de l'hallucination et de la langueur.* » Patrick a atteint son objectif, anesthésier toute pensée négative, jeter les restes de souvenirs douloureux au fond du puits dans lequel il se serait bien réfugié quand il avait cinq ans pour s'y laisser mourir peut-être...

De retour à l'hôtel, l'épisode psychotique qui, malheureusement, suivra sera à la hauteur de l'apaisement ressenti quelques temps auparavant. Un ensemble de personnages ou d'entités n'ayant rien à faire dans cette chambre d'hôtel vont alimenter une conversation surréaliste, et s'invectiveront à tour de rôle, ne laissant alors aucun répit à Patrick, les voix émanant de la bouche même du jeune aristocrate. Sur la quinzaine de pages que comprend le chapitre sept du roman, prendront la parole : Le Gros, Nounou, Gary, Pete Machin, Mrs Machin, Hovis, L'écho moqueur, Humpo Languide, Mrs Garsington, Docteur MCCoy, Capitaine Kirk, Eris L'indigné, Sergent, George Le Barman, Le Juge, La foule en liesse, Greta Garbo, Mrs Pop, le Docteur Trépas, Cléopâtre, O'Connor le Bien-disant, Attila le Hun, l'Honnête John, l'enfant, debby, Kay, le Révérend, La tête coupée du révérend, La télévision, le Président,



### Extrait p. 267

« Baissant les yeux, il aperçut ses bras et inspira à fond, produisant un sifflement involontaire. Parmi les meurtrissures jaunâtres qui commençaient à s'effacer et les lignes de points roses des anciennes cicatrices, se détachaient en pourpre les blessures neuves groupées autour des veines principales, sans compter quelques autres points épars. Au centre de ce tableau morbide, la bosse noirâtre de la piqûre manquée de la veille. L'idée que ceci était son propre bras le stupéfia et lui donna envie de pleurer. Il ferma les yeux et se laissa couler, respirant violemment par le nez. Impossible de penser à ça. »

la foule en extase, les Von Trapp Family Singers, le téléspectateur, Ron Zak, Les disciples, Pierre, et enfin le Journal de Jennifer...

Le lendemain, la gueule de bois, accompagnée d'un orgelet à l'oeil droit, sont au rendez-vous. Le fix de cocaïne ne se fait donc pas attendre pour se remettre d'attaque. « Avec la cocaïne, c'était comme avec l'héroïne : il ne pouvait envisager de lâcher celle-ci que lorsqu'il en avait déjà pris ; il ne pouvait se remettre des ravages de celle-là qu'en en prenant encore » Patrick contemple l'état de ses bras avec désespoir, mais pas question de s'éloigner du produit trop longtemps. Il ne se rendra à son rendez-vous matinal qu'accompagné de deux seringues préremplies de solutions aqueuses cocainées... L'attendent au Key Club de vieux amis de son père, « une meute de chiens fidèles », comme il les appelle. Parmi eux, Nicholas Pratt, invité des Melrose dans le premier volet. Il devient insupportable à Patrick d'entendre parler en bien de son père. Son refuge, comme toujours, sera les toilettes du club. Deux shoot de cocaïne ne suffiront pas à lui faire de l'effet. Seuls deux doigts d'héroïne inhalée l'apaiseront. « Là où il prenait son héro, là était sa demeure et, plus souvent qu'ailleurs, c'était dans les gogues d'autrui. »

Le séjour de Patrick à New York touche à sa fin. Le jeune homme n'est en rien sevré de l'héroïne ou des autres produits qui accompagnent son parcours de vie et se sont durablement incrustés... Il fait le tour de ses réserves pour être sûr de tenir jusqu'à l'accueil que lui réservera son ami Johnny à Londres. A peu près un gramme et demi de cocaïne, un cinquième de gramme d'héroïne, un Quaalude et une Black Beauty feront sûrement l'affaire. Il faut gérer le manque en répartissant stratégiquement les usages sur les heures qui s'écouleront avant son arrivée sur le sol anglais. Alors, à ce moment-là, Johnny le rechargera sûrement quand ils seront installés confortablement chez lui... Sur le sol américain, un avant avant dernier shoot, très compliqué et périlleux, de cocaïne lui rappelle à quel point il peut prendre en grippe l'aiguille tout en étant toujours à ses pieds. « Sa fièvre de l'aiguille avait sa vie psychologique propre. Quelle



### Extrait p. 313

« En fait, c'était en de tels moments, à la suite de piqûres ratées, de surdoses, de petites crises cardiaques, d'évanouissements, que sa passion perverse des aiguilles, tout à fait indépendante de la drogue, lui donnait envie de tordre les lances et d'expédier les seringues à l'égout. C'était seulement la certitude d'être condamné, après une bataille perdue d'avance, à la quête fastidieuse d'une popote neuve ou à l'humiliation d'aller repêcher l'ancienne dans la poubelle parmi les Kleenex détrempés, les pots de yaourt gluants et les épluchures de pomme de terre ramollies, qui empêchait Patrick de détruire ses seringues sur-le-champ. »

*meilleure façon d'être le baiseur et le baisé, le sujet et l'objet, le scientifique et l'expérience, travaillant à libérer l'esprit en enchaînant le corps ? Comment exprimer mieux le dédoublement que dans l'étreinte androgyne d'une injection, un bras verrouillant l'aiguille dans l'autre, mettant la douleur au service du plaisir et forçant le plaisir à revenir se mettre au service de la douleur ? » Les dernières injections de cocaïne, puis d'héroïne, pourtant très réjouissantes, mais aussi et surtout l'épuisement de ses stocks, auront raison de ses reviens-y successifs. L'ultime résolution de tout arrêter, sera honorée dès son arrivée à New York. Cette fois-ci il ne s'agira plus seulement de promesses en l'air que l'on se fait pour se donner du coeur à l'ouvrage. Et la suite de l'aventure donnera tord à tous les sceptiques d'une abstinence durable...*



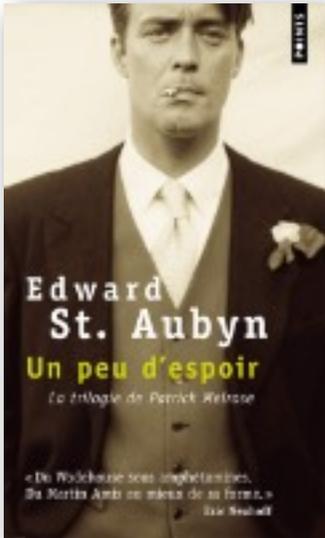
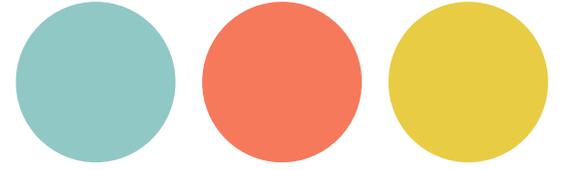
EDWARD  
STAUBYN

*Some*

*Hope*



‘The wit of Wilde, the lightness of Wodehouse,



*Après tout (titre anglais : Some hope)*  
*Un roman de Edward St Aubyn*  
*Edition originale Heineman, Londres, 1994*  
*Traduction : Sophie Brunet*

**Après tout**

Dans *Un peu d'espoir* -  
*La trilogie Patrick Melrose*

Un roman de Edward St Aubyn  
Edition française : Christian Bourgeois  
Edition poche Points Seuil 2008



**Patrick Melrose  
(Episode 3)**

Une mini-série télévisée  
de David Nicholls  
Diffusion américaine 2018  
Distribution : Benedict Cumberbatch,  
Jennifer Jason Leigh, Hugo Weaving,  
Prasanna Puwanarajah...

A trente ans, Patrick vit reclus dans son appartement londonien. Et même si, concernant l'héroïne, il se situe dans la zone grise, comme il dit, c'est-à-dire sans l'avoir laissé ni derrière ni devant, du moins dans son esprit, il a bel et bien abandonné ses usages suite à des cures successives et après en avoir bien bavé en affrontant les affres de l'abstinence. Il vit avec suffisamment d'argent pour ne pas être dans l'obligation de travailler, mais ne sait toujours pas comment remplir le vide de son existence. Le vague projet de devenir avocat, sur le tard, occupe un sombre recoin de son cerveau, peut-être pas encore tout à fait adulte... Mais sa préoccupation première, huit ans après la mort de son père David, est de ne surtout pas devenir comme lui. L'homme avait fini sa vie bien seul après que sa femme Eleanor l'ait chassé de la maison quand Patrick n'avait encore que huit ans... Patrick a du mal à retrouver dans sa vie personnelle, sentimentale, sexuelle et sociale, l'intensité du plaisir ressentie sous l'effet des drogues. « *Sa vie sociale, de promiscuités en mondanités, errait comme une troupe privée de chef.* » La journée qui s'annonce et qui constitue encore une fois l'unité de temps de cet épisode, le troisième de la



### Extrait p. 351

« Quand l'emprise de la drogue s'était relâchée, deux ans auparavant, il avait commencé à réaliser ce que cela pouvait signifier, d'être lucide tout le temps : une étendue de conscience sans ponctuation, un tunnel blanc, vide et terne, un os dont on a sucé la moelle. « Je veux mourir, mourir, mourir », se surprenait-il à murmurer au milieu de l'occupation la plus banale, emporté par l'éboulement des regrets, tandis que la bouilloire chantait ou qu'un toast sautait hors du grille-pain. »

trilogie, sera l'occasion pour Patrick de réveiller de vieux souvenirs, mais aussi de se projeter dans l'avenir avec un certain optimisme, loin de son défaitisme habituel...

En attendant de se rendre le soir même à un dîner mondain, suivi d'une soirée dansante, dans la propriété de Sonny Gravesen, l'aristocrate que Bridget (croisée dans le premier épisode), l'ex-amie de Nicholas Pratt, a épousé, Patrick accompagne son grand ami ex-usager Johnny à une réunion des Narcotiques Anonymes. Mais Patrick se tiendra à distance car il n'est pas très friand de ces groupes de parole qu'il a plutôt tendance à railler d'ailleurs. Il a la certitude qu'il n'y trouvera pas son compte. S'il y a des choses importantes à confesser, ce sont celles que Patrick a visiblement décidé de taire à tout jamais. Alors à quoi bon "partager" avec ces Anonymes dont il pense que la plupart sont des "gens impossibles". Johnny, lui, fréquente ces réunions depuis plus d'un an désormais, et semble bien plus apaisé que Patrick. Il essaie d'avancer, comme tous les membres des NA, un jour après l'autre. Sa seule inquiétude du moment est la soirée qui se profile à l'horizon et les tentations multiples qui se présenteront alors à lui... Johnny et Patrick s'y rendent en costard-cravate, beaux comme des premiers communiant, prêts à affronter ce monde décomplexé de l'aristocratie anglaise où la tenue correcte exigée cache bien mal toutes les bassesses, hypocrisies et marques de snobisme qui donne envie de fuir à peine arrivé. Bridget, cette ex-hippie, reconvertie dans la bonne tenue du château de son époux, avec les compromissions et l'argenterie qui l'accompagnent, se charge au valium pour encaisser le choc d'apprendre malencontreusement ce jour-là que son mari Sonny la trompe. Elle quittera cette grande soirée, qu'elle a pourtant organisée pour l'anniversaire de son mari, avant la fin...

Cette fête mondaine, où la jeunesse s'étourdit à l'ecstasy, d'après du moins les prévisions de Johnny, sera l'occasion pour Patrick, de raconter à son ami ce qu'il pensait taire à tout jamais, à savoir les agressions sexuelles successives dont il a été victime à l'âge de cinq ans. Pour se libérer de cette enfance douloureuse, il doit



Extrait p. 488

« Vous ne pouvez jamais renoncer qu'à ce qui, déjà, vous abandonne. J'ai renoncé à la drogue quand le plaisir et la souffrance sont devenus simultanés : autant valait m'injecter une fiole de mes propres larmes. »  
Johnny

cesser de haïr son père. C'est du moins son désir. Johnny lui propose alors, pour alléger sa peine, de se détacher de lui-même pour s'attacher à autre chose. Il lui suggère aussi d'essayer de voir son père comme un malade et non pas comme un criminel. Si Patrick avait réussi, à huit ans, après trois ans de sévices, à trouver la force en lui de défier son père et refuser enfin de se soumettre, il pourrait retrouver cette force à trente ans pour construire désormais une existence loin des rancoeurs et l'amertume vaine qui lui grignotent le coeur et l'esprit...

Deux lueurs d'espoir éclaireront cette soirée. La première vient des retrouvailles de Chilly Willy, dit le frileux, musicien de Jazz jouant ce soir-là dans la fête, et s'étant perdu jadis dans les rues de New York, croisant à l'occasion un jeune aristocrate anglais au long manteau qu'il accompagnait sur les chemins menant à la poudre blanche. Patrick considère que retrouver Willy dans ces circonstances festives, en si grande forme, et exprimant tout son talent après avoir laissé sa vie d'héroïnomane derrière lui, relève du miracle « *Ouais, tout est miracle, mec, dit Chilly. C'est un putain de miracle qu'on ne fonde pas dans son bain comme un bout de savon* » Tout est dit... La seconde lueur d'espoir, et pas des moindres, viendra de la rencontre de la femme qui partagera la vie de Patrick par la suite et donnera naissance à ses deux fils... Malheureusement, il faudra encore laisser passer quelques années pour retrouver Patrick et la famille qu'il a construite, mais aussi avoir des nouvelles de sa mère Eleanor...

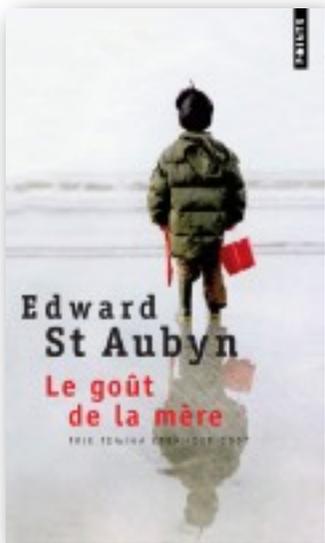


EDWARD  
ST AUBYN



*Mother's  
Milk*

‘The Melrose novels are a masterwork



*Le goût de la mère (Titre anglais : Mother's Milk)*  
*Un roman de Edward St Aubyn*  
*Edition originale Grove Press, NY, 2005*  
*Traduction : Anne Damour*

***Le goût de la mère***

Un roman de Edward St Aubyn  
Edition française Christian Bourgeois  
Edition poche Points Seuil 2008



***Patrick Melrose  
(Episode 4)***

Une mini-série télévisée  
de David Nicholls  
Diffusion américaine 2018  
Distribution : Benedict Cumberbatch,  
Jennifer Jason Leigh, Hugo Weaving,  
Prasanna Puwanarajah...

Nouveau bond en avant dans le temps. Laissons le XXème siècle derrière nous et projetons-nous dans un XXIème siècle, avec de grands changements pour Patrick, la quarantaine, désormais avocat, marié et père de famille. Il a épousé Mary, cette jeune femme rencontrée à la soirée chez Bridget, et avec qui il a eu deux fils, Peter et Thomas, que nous verrons grandir au fil du récit... Si l'épisode 04 de la série télévisée se déroule sur un seul été (Robert et Thomas ont alors peut-être huit et quatre ans), le roman, lui, s'étale sur quatre étés, ou plus précisément quatre mois d'août. Il laissera Patrick, un peu plus chaque année, s'enfoncer dans ses tourments et dans le sentiment de haine envers une mère dont il ne peut pas croire qu'elle ne savait pas que son époux violait son fils sous son propre toit... Espérant que ce toit pourrait devenir, à terme, un écrin protecteur, à défaut d'une mère qui ne l'a jamais été, Patrick est surpris d'apprendre cet été 2000 que cette mère le déshérite, et déshérite donc ses petits enfants par la même occasion. A la mort d'Eleanor, la maison familiale reviendra, non pas à Patrick mais à une fondation New Age, pseudo "charitable", dirigée par un certain Seamus, un homme dont on peut



### Extrait p. 97

« Comme toujours, le flacon de Tamazepam montait la garde sur la table de nuit. Il avait indiscutablement un problème avec le Tamazepam, à savoir que son action était insuffisante. Les effets secondaires, pertes de mémoire, déshydratation, gueule de bois, état de manque, tout ça fonctionnait à merveille. Seul le sommeil n'était pas au rendez-vous. Il continuait à avaler les pilules afin de ne pas être confronté au manque. Il se souvenait d'une brochure, qu'il avait lue dans le passé, conseillant de ne pas prendre de Tamazepam pendant plus de trente jours consécutifs. Il en prenait tous les soirs depuis plus de trois ans, des doses de plus en plus fortes. »

raisonnablement penser qu'il a manipulé Eleanor, femme désormais d'un âge avancé, et qu'il a profité de sa générosité, de sa naïveté et de son probable désir de racheter son âme pour accaparer ses biens... Patrick ne décolère pas quand il découvre le document que sa mère veut signer et dont elle souhaite que son fils s'assure qu'il sera bien transmis, et que ces dernières volontés seront exécutées... La déception de perdre cette maison au profit d'un gourou de pacotille, se transformera alors chez Patrick en rage, et le replongera dans un passé douloureux où Eleanor prendra la place de son père décédé dans ses rancœurs indigestes. Comme il le dit à Julia, une vieille amie et maîtresse par intermittence, invitée ce premier été-là : « *La plupart des gens attendent la mort de leurs parents avec un mélange de profonde tristesse et de projets pour une nouvelle piscine... Puisque je vais devoir renoncer à la piscine, j'ai pensé que je pouvais faire une croix sur la tristesse par la même occasion.* » Ce premier été se terminera sur cette rancœur et ce sentiment de trahison tenace qui poursuivra Patrick jusqu'à la mort de sa mère et détruira peu à peu le socle familial...

Pour tenter de digérer cette détestation pour sa mère, détestation qui ne fait que grandir avec le temps, et calmer sa colère hystérique exprimée ouvertement devant sa femme mais aussi ses deux fils, Patrick augmente l'été suivant, en août 2001, sa consommation de Tamazepam, un hypnotique de la famille des benzodiazépines qu'il ingère hors prescription, ou avec la complaisance de son médecin qui lui fait comprendre qu'il ne faut pas hésiter à lui en réclamer. Patrick use de ce médicament en quantité non négligeable, non pas véritablement pour trouver le sommeil, qui a du mal à être au rendez-vous, mais pour gérer simplement le manque, et ce pendant toute l'année. Patrick n'a plus le temps de souffrir. Trop d'occupations et d'obligations importantes qu'il faut assumer en dissimulant son anxiété légendaire, et ses insomnies à répétition. Quand il arrive à gagner deux heures de sommeil, elles ne sont malheureusement pas réparatrices car agitées et envahies de cauchemars mortifères... La présence de Julia, cet été-là encore à Lacoste, ne fait que réveiller



### Extrait p. 249

« Mary ne lui accordait plus son attention, et plus il la réclamait plus il apparaissait sous le jour du rival usurpateur de son plus jeune fils. Il s'était tourné ailleurs, vers Julia, et, après l'échec de leur histoire, vers l'étreinte oublieuse de l'alcool. Il devait s'arrêter. A son âge, il lui fallait soit rejoindre la résistance soit devenir collaborateur de la mort. Il ne pouvait plus jouer à s'autodétruire une fois que l'illusion juvénile de l'indestructibilité s'était évanouie. »

les souvenirs d'un passé plus aventureux, avec parties de jambes en l'air et usages débridés de psychotropes. Patrick n'a qu'une envie, se blottir dans les bras de celle qui l'accueille dans son lit à l'occasion, et lui fait oublier ses profonds tourments... Les excès de fureur de Patrick, qui ne sont pas sans incidence sur le regard que porte son fils aîné Robert sur son père, seront alimentés par la nouvelle décision prise par Eleanor, sous l'influence de Seamus, de céder la maison à la Fondation tout de suite, c'est-à-dire sans attendre sa mort... Alors, quand le sort s'acharne, et que Mary "délaïsse" son mari pour laisser plus de place encore à son fils cadet Thomas dans le lit conjugal, le confort des benzodiazépines et des quelques verres de vin bus à l'occasion ne suffisent plus. L'ivresse régulière sera le refuge de Patrick...

Le mois d'août de l'année 2002 sera le dernier passé à Saint-Nazaire, cette belle et grande demeure familiale, située en Provence dans le village de Lacoste, et abandonnée à cette Fondation, ou plutôt à Seamus, sans que Patrick n'y puisse plus grand-chose... Mary lui a demandé de lâcher prise, de faire son deuil, et de passer à autre chose, ce qui n'est pas si simple. L'amertume de Patrick est si forte que rester dans cette maison une minute de plus devient un calvaire, pour lui et sa famille. Eleanor, elle, rentrera en Angleterre et finira sa vie dans une maison de repos... Les vacances de l'été 2003 se passeront cette fois-ci aux Etats-Unis. Patrick et sa famille seront hébergés chez Nancy, la soeur d'Eleanor. La consommation d'alcool de l'avocat n'a pas diminué, bien au contraire. Avec une mère dépourvue d'instinct maternel, et une femme qui le délaïsse, l'alcool devient son seul ami fidèle, pense-t-il. Son fils Robert n'est malheureusement pas dupe. Les bouteilles à disposition dans la maison se vident, et Patrick doit refaire des réserves à la boutique de spiritueux du village. Il se met dans des situations gênantes mais n'arrive pas à mettre le holà, et encore moins à stopper une consommation devenue problématique. « *En fait, il n'y avait rien d'aussi compliqué que d'être un parfait alcoolique... ... Le whisky n'avait pas été meilleur que sa mère pour prendre soin de lui, ni meilleur que ne l'était devenue sa femme...* » Patrick est en manque d'amour et



d'alcool pour combler le vide. Il sait pourtant qu'il doit stopper tout ça. Pour avoir une quelconque efficacité, la décision doit être prise à temps et ne pas être motivée par la honte qu'il ressent en circonstances... Le séjour chez Nancy sera écourté, comme l'avait été, l'été précédent, celui dans la maison de Saint-Nazaire. Patrick, même si la résolution de ne plus boire est désormais effective, en a fait voir de toutes les couleurs à sa femme et ses deux fils. L'éloignement devient inévitable...

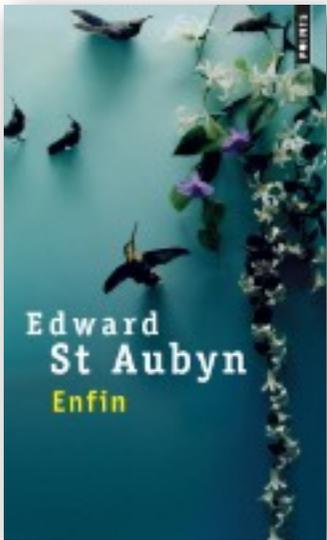
*Ce quatrième volet de la saga a été adapté au cinéma en 2012, mais sans que nous ayons eu accès au film.*



EDWARD  
STAUBYBN

At  
Last

‘At once epic and intimate, appalling and comic,



*Enfin (Titre anglais : At least)*  
*Un roman de Edward St Aubyn*  
*Edition originale Picador books, 2011*  
*Traduction : Anne Damour*

**Le goût de la mère**

Un roman de Edward St Aubyn  
Edition française Christian Bourgeois  
Edition poche Points Seuil 2013



**Patrick Melrose  
(Episode 5)**

Une mini-série télévisée  
de David Nicholls  
Diffusion américaine 2018  
Distribution : Benedict Cumberbatch,  
Jennifer Jason Leigh, Hugo Weaving,  
Prasanna Puwanarajah...

Après la mort de son père David, il y a une vingtaine d'années, c'est à celle de sa mère Eleanor que Patrick est confronté. En fin de vie, après avoir demandé à son fils de prendre les dispositions nécessaires pour abrégé ses souffrances, puis après s'être finalement rétractée, Eleanor en a fini avec la maladie. Elle laisse son fils unique seul à tenter de faire le deuil des malheurs du passé, toujours pas digérés. Est-ce la mort qui fait ressurgir les événements douloureux de la vie, ou alors l'occasion de retrouver, concentrés dans la même pièce, lors de l'enterrement, tous les vivants du temps de son père et de sa mère ? Comme à l'occasion de la crémation de son père David, Patrick doit encore faire face et bonne figure en acceptant poliment les compliments qui pleuvent sur des êtres qui ne lui sont pas chers, du tout. Alors il fait semblant... Le temps du récit est celui du temps passé en compagnie de cet entourage proche et moins proche le jour des funérailles, mais aussi celui des cruautés et déceptions du passé qui remontent à la surface... Quelques confidents, à savoir son ami Johnny (ex-héroïnomane devenu psychothérapeute), sa maîtresse occasionnelle Julia, et enfin sa femme Mary savent bien que David



### Extrait p. 16

« Avoir résisté avec constance à des influences potentiellement mortelles avait fait de Patrick l'homme qu'il était aujourd'hui, vivant seul dans une chambre meublée, un an à peine après son dernier passage dans la chambre d'observation des suicidés au service des dépressifs de l'hôpital du Priory. Il y avait un tel atavisme dans ses crises de delirium tremens, sans sa sujétion, après son insouciance jeunesse de junkie, à la banalité destructrice de l'alcool. En tant qu'avocat il répugnait à mettre fin à ses jours illégalement. L'alcool était au plus profond de lui, grondant sourdement à travers les générations. »

n'a pas encore digéré ce sentiment de trahison qui l'encombre et l'empêche de trouver le bonheur. Il a encore en tête ce jour où il annonça à sa mère que son mari, David, avait violé leur fils, à savoir lui, Patrick. La seule réponse qu'il obtint alors fut qu'elle aussi avait été victime du viol de son mari, et que Patrick était donc né de ce viol. Eleanor avait eu l'air à ce moment-là de vouloir faire comprendre à son fils, sans témoigner aucune compassion à son égard, que pour elle aussi, ça n'avait pas été simple... La mort d'Eleanor, que Patrick vit comme devant être un moment de soulagement, débarrassé qu'il est enfin de cette mère dont il pense qu'elle n'a pas su le protéger, et a même été jusqu'à le déshériter, ne fait que précipiter l'émiettement de son esprit. La conversation qu'il a avec son ami Johnny lui remet les idées en place. « *Je pense que la mort de ma mère est la meilleure chose qui me soit arrivée depuis... mettons, depuis la mort de mon père, dit Patrick. - Ce n'est pas aussi simple, dit Johnny, sinon on verrait des bandes de joyeux orphelins gambadant dans les rues.* »... La vie de Patrick a changé depuis un an et demi, en bien concernant son sevrage réussi, et en moins bien concernant sa vie sentimentale et familiale. Il y a donc encore beaucoup à reconstruire...

Les quatrième et cinquième volets de la série littéraire et télévisée se suivent à très courte distance temporelle, mais une distance suffisante pour que Patrick et Mary se soient séparés, et que l'avocat ait bel et bien arrêté l'alcool. Pour cela, il a fallu qu'il lutte contre l'atavisme familial. Son grand-père paternel, son grand-oncle et sa mère avaient tour à tour consommé de l'alcool avec excès et s'étaient retrouvés divorcés, rejetés et coupés de leurs enfants... La porte de sortie de l'usage compulsif d'alcool, Patrick la trouvera dans le service des dépressifs de l'Hôpital du Priory à Londres. Les rencontres et participations aux groupes de parole successifs auront raison de son addiction en trente jours, même s'il faut toujours rester prudent. Trente jours qui sont l'occasion pour Patrick de « *se demander, non pour la première fois, mais avec un désespoir renouvelé, à quoi ressemblait la sensation d'être libre, de vivre libéré de la tyrannie de la dépendance, des*



### Extrait p. 91

« A quoi aurait ressemblé une vie sans consolation, ou sans désir de consolation ? Il ne le découvrirait jamais, à moins de détruire le système de réconfort qu'il avait bâti sur la colline de Saint-Nazaire, et de l'étendre à l'armoire à pharmacie, chaque lit et chaque bouteille dont il s'était approché depuis ; des substituts remplaçant des substituts : le système était toujours plus fondamental que son contenu, et l'acte mental encore davantage. »

*influences et du ressentiment. »... Les tentations et mauvaises influences sont toujours au rendez-vous, même si Patrick considère que ce séjour au Priory est le plus crucial de sa vie et qu'il est efficace. Becky, une jeune femme dépressive, dont il tombe sous le charme, l'invite à s'échapper de l'hôpital avec elle. Mais Patrick tiendra bon, soutenu par l'élan de solidarité qu'il ressent parmi les pensionnaires, tentés eux aussi par l'évasion. « Sa longue habitude de l'exclusion avait été un court instant balayé par une vague de bons sentiments envers tous les membres du groupe. »...*

Alors laissons Patrick où il en est de son parcours de vie, sans en dire plus. L'enterrement de sa mère derrière lui, après une longue journée éprouvante, il va retrouver son ex-femme et ses deux garçons pour dîner avec eux. Le sourire aux lèvres et plein de bonne volonté, il semble prêt à vivre... Enfin !

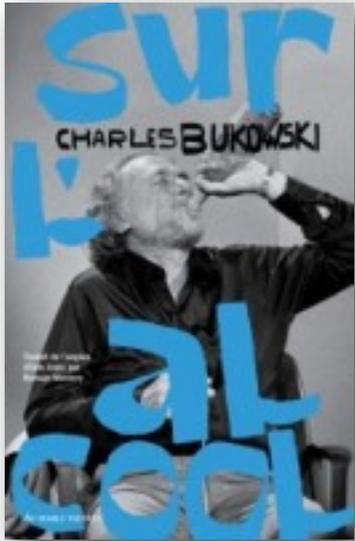




A vintage typewriter is positioned on a wooden desk. To its right, a classic desk lamp with two adjustable shades is lit, casting a warm glow. Behind the lamp, a glass pencil holder contains several pencils. The background is a plain, light-colored wall. A semi-transparent white circle is overlaid on the center of the image, containing the title and subtitle.

# SUR L'ALCOOL

RECUEIL DE TEXTES

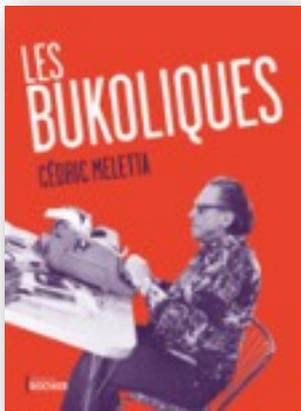


### Sur l'alcool

Un recueil de textes de Charles Bukowski  
Editions Au Diable Vauvert (août 2020)

### Les Bukoliques

Un ouvrage de Cédric Meletta  
Editions du Rocher (août 2020)



#### Extrait "Sur l'alcool" p. 193

« C'est ça l'ennui avec l'alcool, j'ai pensé, en me servant un verre. S'il arrive un sale truc, on boit pour essayer d'oublier, s'il se passe un truc chouette, on boit histoire de fêter ça, et s'il se passe rien du tout, on boit pour qu'il se passe quelque chose. »

Charles Bukowski, le célèbre écrivain, aurait eu cent ans cette année si son organisme ne l'avait pas lâché avant, à l'âge de 74 ans en 1994. Le souvenir que beaucoup de nos contemporains en ont, est sûrement celui d'un homme massif, au visage crevassé par une forte acné adolescente, mais aussi par le temps passé en compagnie de la dive bouteille... Bukowski ne faisait pas semblant, comme on dit. Il assumait de boire, de boire beaucoup, mais sans vraiment faire le fier, ou alors uniquement pour choquer ou flatter son auditoire, rien de plus... Beaucoup se souviendront en France de son passage imbibé dans la célèbre émission littéraire *Apostrophe*, dont il quitta le plateau en cours de route, non pas parce qu'on l'en avait chassé, comme la légende le laisse croire, mais de lui-même car il n'y était pas dans ses baskets... Bukowski buvait pour faire tenir sa carcasse en quelque sorte, et sa vie par la même occasion, « *une sorte de colle qui permet de maintenir assemblés mes bras, mes jambes, mon zob, ma tête et tout le reste* ». Il boit pour continuer un jour de plus, nous confie-t-il. Il ne s'en cachait pas, il ne se cachait pas. L'alcool fut omniprésent dans son oeuvre comme il le fut dans sa vie, parce que l'écriture faisait



### Extrait "Sur l'alcool" p. 79

« Personne ne comprend un alcoolique... J'ai commencé à boire jeune... à 16, 17 ans, et le lendemain c'était toujours la même histoire - ces regards, cette haine, évidemment, mes parents me haïssaient de toute façon. Mais je me revois en train de leur dire un matin : « Seigneur, sous prétexte que je me suis bourré la gueule... vous me traitez comme un assassin... » « C'est ça ! C'est ça ! ils ont dit. Ce que t'as fait c'est pire qu'un meurtre ! » Ils le pensaient. Enfin, ce qu'ils pensaient, c'est que je leur faisais honte auprès des voisins, qu'il y avait peut-être une excuse pour le meurtre, mais pour ce qui est de la petite... jamais de la vie, mon Dieu, non ! »

partie intégrante de son existence, et lui permettait aussi de faire tenir cette vie faite de "bonnes" vieilles habitudes : la boisson, l'écriture, et les courses hippiques, une autre de ses "manies". La boisson et le jeu ne l'ont jamais empêché d'écrire pour gagner sa croûte, mais ils lui ont progressivement et tranquillement grignoté le foie et le porte-monnaie, en semant quelques cailloux dans des chaussures usées par l'enchaînement des petits boulots sans intérêt et les verres alignés sur les comptoirs de bars au début, puis quand il était seul dans sa demeure, seul pour se débarrasser des encombrants, ces contemporains qui lui en demandaient trop. « *La petite comme substitut à la compagnie des autres, comme substitut au suicide.* »

Ce que proposent les Editions *Au Diable Vauvert* est une sorte d'anthologie, non exhaustive, faite de poèmes ou extraits de nouvelles de Bukowski qui parlent d'alcool. Certains textes sont inédits en français, d'autres sont tirés de son oeuvre déjà publiée en France. De 1961 à 1992, on aura droit, chronologiquement à un enchaînement d'histoires et de confessions qui nous en disent plus sur le rapport de l'écrivain à l'alcool et la façon qu'avait la boisson de lubrifier ses rencontres, son écriture et influencer ses aventures professionnelles et personnelles... L'alcool a pu révéler son écriture, la booster ou bien l'endormir. Il n'a jamais été indifférent à son consommateur, et ne l'a jamais quitté, fidèle qu'il a été à l'homme faussement costaud qui lui déroulait le tapis rouge. Bukowski n'a pas toujours bu en écrivant, ou peut-être si, ou alors en fonction de ce qu'il écrivait, de la prose ou de la poésie. Va savoir, d'un texte à un autre, ce qu'il veut nous confesser ou nous faire croire. Et puis, quelle importance cela peut-il bien avoir ? Bukowski reconnaît qu'il est alcoolique, et ça a commencé tôt, pour faire face, ou fuir, une réalité peu reluisante. Alors l'alcool c'était son affaire. Il en fera son affaire à toute heure du jour et de la nuit, avant, pendant, après l'écriture. La boisson l'accompagnera avec bienveillance semble-t-il, même s'il lui en fera baver souvent, à lui faire même titiller la mort. « *Il me porte, autant qu'il m'esquinte.* » Mais l'alcool n'a jamais détruit les écrivains, en tout cas pas lui, nous explique-t-il. Il n'hésite pas à en



### Extrait "Sur l'alcool" p. 253

« Il y a une immense culpabilité liée à la boisson. Je ne partage pas cette culpabilité. Si je souhaite me détruire les cellules du cerveau ainsi que mon foie et différents éléments de mon corps, c'est mon affaire. L'alcool m'a mis dans des situations que je n'aurais jamais connu sans elle : des lits, des prisons, des bagarres et des longues nuits intenses. Durant toutes mes années de clochard et de banal ouvrier, l'alcool a été la seule chose permettant de me sentir mieux. Ca m'a sorti du piège rance et boueux... »

faire l'apologie à l'occasion. Jamais il ne trahira celui qui a bercé son existence, même s'il a fallu affronter les inconvénients d'une alcoolisation massive : les gueules de bois au réveil, les baisses de libido ou de tonicité des extrémités sexuées... Les aventures d'un soir et les rencontres sentimentales se sont aussi faites autour de la bouteille. Il partagera cette passion avec certaines femmes, même si ça a pu impacter ses relations... Bukowski présente en fin de compte la petite comme « *une forme temporaire de suicide dans laquelle on s'autorise à mourir pour ensuite revenir à la vie.* » On fait table rase du passé immédiat, on s'extrait de la normalité de son quotidien, on chasse sa timidité, on reprend confiance en soi, le temps d'un court voyage hors de son corps, hors du monde qui alors « *ne te tient plus à la gorge* ». Puis on renaît, on repart à zéro, ni vu ni connu j't'embrouille. L'alcool change la donne, et nous change, le temps des effets, nous confie Bukowski. Le produit lui est devenu incontournable, mais il ne s'en plaint pas...

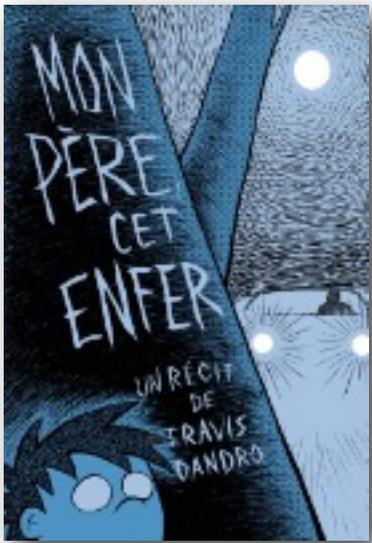
Si Hank, comme il se faisait appeler, a essayé un temps les stupéfiants, il en est revenu pour se concentrer sur l'alcool dont il pense « *qu'il fait danser la muse* », au contraire des autres drogues qui détachent l'esprit de la création... Mais si l'écrivain s'était éloigné des autres drogues, ce n'était pas le cas de Jane par exemple, l'une des femmes qui partagera un bon bout de son existence. Mais c'est l'alcool qui restera le lien essentiel, qui établira même le seul lien possible entre les deux tourtereaux, nous explique Cédric Meletta dans sa biographie - récit - enquête sur Bukowski. On en saura plus ici sur l'écrivain et l'homme. Meletta s'attaque à l'acte de création, et veut comprendre d'où Bukowski a pu sortir ces milliers de pages. « *J'ai besoin de savoir d'où Buk sort tout ça. Chimiquement, esthétiquement. Elucider la régularité de sa production, comprendre la fabrique d'une poésie totale...* » Personne ne pourra dire si l'écriture de Bukowski aurait été différente, dans la forme et le contenu, sans l'alcool. Mais, si le produit faisait partie de sa vie, c'est que l'auteur y trouvait son compte. Et c'est peut-être bien là, pour lui, l'essentiel...





**MON PÈRE,  
CET ENFER**

RÉCIT DESSINÉ



*Mon père, cet enfer*  
*Un récit dessiné de Travis Dandro*  
*Editions Gallimard (août 2020)*

Si l'on devait s'arrêter au titre, à la quatrième de couverture (extrait de la bd) ou à la présentation qu'en fait l'éditeur, on aurait un peu trop vite fait d'associer l'enfer au seul produit héroïne, ou autre opiacé, puisqu'il hante l'ensemble du récit, les événements vécus par les uns et les autres et les rapports entre protagonistes. Un père usager est-il nécessairement un enfer ? Bien heureusement, le récit ne reste pas en surface et va gratter du côté du parcours de vie des personnages, notamment celui d'un petit garçon et d'un père dit biologique, mais qui a été bien plus que ça... Nous sommes à Auburn dans le Massachusetts en 1980. Travis a six ans quand il apprend que l'homme avec qui il passe régulièrement des week-ends heureux est en fait son père biologique. Séparé de sa femme, la mère de Travis, depuis la naissance de son fils, David vit seul, travaille dans une entreprise de bois, mais semble vivoter sans reprendre goût à la vie depuis le suicide par arme à feu de son jeune frère quelques mois avant la naissance de Travis. Ce suicide le hante, car il ne s'en est jamais remis, en partie à cause de la culpabilité qu'il ressent. Les seuls moments de répit de David sont ceux qu'il passe avec son fils... La mère de Travis s'est, elle, remise en ménage avec un autre homme avec qui elle a eu un enfant. Le petit garçon de six ans accepte plutôt bien cette nouvelle donne, sans traumatisme apparent et poursuit sa vie de gamin avec ce nouveau repère de deux papas dans son entourage. L'enfance de Travis ressemble encore à ce moment-là à

Extrait p. 142-143

« Je crois que Papa Dave est malade... .. Chais pas ce qu'il a mais il a dû se faire une piqûre... Tu sais avec une seringue, comme chez le docteur... »  
Travis, à sa mère



### Extrait p. 158

« Travis, ce que papa Dave faisait avec cette seringue, ça s'appelle la drogue. La drogue c'est très mal. Ça fait faire des choses horribles aux gens. C'est trop dangereux pour toi d'être avec papa Dave maintenant. »  
La mère de Travis, à son fils.

un long fleuve tranquille sans que "l'enfer" ne s'invite dans la partie, à grand renfort de stigmatisation. Difficile d'échapper à cette stigmatisation de l'usage d'opiacés et de ses usagers quand des enfants sont malgré eux impliqués, non pas dans ces usages, et les comportements qui y sont associés, mais tout simplement dans le regard des uns et des autres et la modification des rapports qu'ils engendrent...

Toujours est-il donc que les choses vont se compliquer pour Travis, sa mère, mais aussi David, ou "papa Dave", quand le petit garçon rapporte un jour, de retour d'une balade avec son père, qu'il l'a malencontreusement vu dans le garde-manger s'enfoncer une aiguille dans le bras... Le choc pour la mère est d'une intensité inversement proportionnelle à celle d'un fils qui ne réalise pas vraiment l'acte de son père et ce que ça implique. Travis est, quoi qu'il en soit, séparé définitivement de son père qui n'aura alors plus le droit d'approcher son fils. La frustration est si grande que l'agressivité de David refait surface. Il sera arrêté par la police, sous les yeux de son fils, pour avoir voulu s'introduire de force dans le domicile de son ex-femme... Les rêves du petit garçon se transforment en cauchemars, et la famille doit déménager chez un oncle grand buveur mais très accueillant... Papa Dave fera alors tout pour retrouver son fils et rester en contact avec lui. Malheureusement, les actes délictuels qu'il commet pour se procurer de l'argent le renverront en prison pour plusieurs années... Pour Travis, nouveau déménagement, chez une tante cette fois-ci...

Huit à dix ans plus tard, Travis devra faire avec le retour de Dave dans les parages et surtout auprès de sa mère. L'homme a changé, affirme-t-elle. Elle demande que Travis lui laisse une chance comme elle l'a fait elle, en reprenant à zéro une relation sentimentale après son divorce avec son deuxième compagnon... Mais quand un tout jeune enfant a été élevé dans l'idée que son nouveau papa était dangereux en raison de ses usages de drogues, difficile d'accepter un tel revirement de situation, surtout quand on est désormais adolescent... La suite ne sera alors que



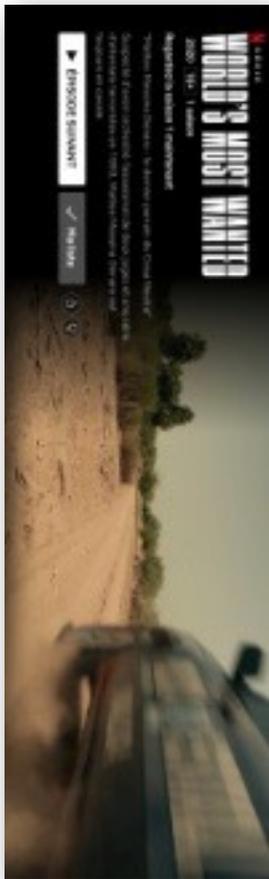
menaces, compromis, pénitence, séparation, et retrouvailles avec en arrière-plan un produit addictif qui refait surface à l'occasion pour combler les vides émotionnels qui parsèment le nouveau parcours de vie d'un homme sorti de prison, mais toujours en conditionnelle... Il faudra du temps à Travis Dandro, l'auteur de ce récit autobiographique dessiné, pour digérer dans un travail d'illustration très personnel les méandres de souvenirs, sentiments, impressions, et événements, probablement pour certains en partie diffus. Le parcours de vie de son père biologique et les raisons qui l'ont amené à consommer de façon addictive de l'héroïne, entre autres, sont dilués dans ce témoignage. On comprend qu'une prescription médicale d'anxiolytiques ou d'opioïdes pour soulager la douleur psychologique de la perte traumatisante d'un frère cadet, a débouché sur un usage compulsif, et le besoin alors de se tourner vers le marché noir et l'achat de stupéfiants de substitution comme l'héroïne... La crise des opioïdes à laquelle doivent faire face les Etats-Unis depuis de nombreuses années désormais, repose sur le même processus...





**ISMAEL "EL MAYO"  
ZAMBADA**

DOCUMENTAIRE TÉLÉVISÉ



*World's Most Wanted*  
*Episode 01 : Ismael "El Mayo" Zambada Garcia :*  
*le patron du cartel de Sinaloa*  
*Documentaire télévisé de Paul Moreira*  
*Diffusion Netflix (août 2020)*

Extrait

« Mayo Zambada est un adversaire inédit. Il a compris très jeune l'importance de rester discret. Ca m'a révélé un élément crucial sur Mayo. C'est une sorte de visionnaire. Il est très stratégique dans sa façon de penser. »  
Jack Riley, ex-agent de la DEA

Quand on traite du trafic de drogues au Mexique, difficile d'échapper jusque-là au fameux Joaquin "El chapo" Guzman car il a su faire parler de lui pendant une vingtaine d'années avant d'être extradé, jugé et condamné aux Etats-Unis, le pays où ses affaires ont été les plus florissantes. Mais quand certains des narcotrafiquants se font de la publicité, et s'exposent bien trop pour être honnêtes, d'autres savent rester discrets et prospérer dans l'ombre de leur porte-étendard, pour attendre patiemment leur tour. C'est le cas d'Ismael "El Mayo" Zambada sur lequel cet épisode d'une série consacrée aux hommes les plus recherchés de la planète, s'est penché. L'homme est à ce jour encore dans le viseur des autorités sans qu'elles aient pu mettre la main dessus. Cinq millions de dollars, c'est sa mise à prix, même si la donne a changé depuis quelques mois, nous y reviendrons... El Mayo est le patron du cartel du Sinaloa et, par la même occasion, l'une des figures incontournables du trafic de drogue international. Son fonds de commerce comprend, entre autres, le trafic de cocaïne, de marijuana, de méthamphétamine, mais aussi d'héroïne et d'opioïdes comme le fentanyl qui fait des ravages aux Etats-Unis dans une crise sans précédent...



Traquer un big boss du trafic n'a rien d'une sinécure et peut prendre des années. Le documentaire tente ici de retracer le parcours de l'enquête concernant El Mayo, en interrogeant les différents acteurs de cette traque, vaine en l'occurrence, mais persistante, par défaut, car quand on est agent de la DEA, quoi de plus valorisant que de mettre la main sur un chef de cartel, même si l'on sait qu'une nouvelle tête se substituera à l'ancienne, bref... Parmi les personnes interrogées : des ex-membres de la brigade des stupés américaine ou des unités antidrogue de la police fédérale mexicaine, un journaliste spécialiste du narcotrafic, l'avocat d'El Chapo, et un sicario membre du cartel de Sinaloa...

El Mayo est sûrement bien plus malin qu'un autre. S'il a un ordre à donner, ce n'est sûrement pas au téléphone, mais toujours de visu, car gare aux écoutes. L'intermédiaire derrière lequel El Mayo s'est toujours caché, c'est El Chapo dont les enregistrements sonores ne sont pas rares, et sont surtout compromettants... "El Senior Grande" est le nom donné par les sicario du cartel au véritable donneur d'ordre, à savoir El Mayo, dont on ne doit surtout pas révéler le nom et la localisation. Le système de surveillance est assez sophistiqué et bénéficie surtout d'une main-d'oeuvre considérable. Rien n'est laissé au hasard avec El Mayo, un homme discret mais qui sait mettre la communauté mexicaine de son côté, en la soignant comme il faut. En témoignent les dons effectués à la population au temps de la COVID. L'intérêt étant d'acheter sa popularité, le silence et la vigilance de cette population face aux forces de l'ordre... Alors, bien entendu, quand un homme prend autant de précautions à ne surtout pas être repéré, la DEA se rabat sur les membres de son organisation et ses proches, en espérant qu'ils seront plus laxistes et donc plus accessibles...

Ce sera le cas par exemple de Reynaldo Zambada, le frère d'El Mayo. En 2008, il sera arrêté, en même temps que le chef corrompu de la police locale qui travaillait en fait pour Zambada. Mais il ne parlera pas... Cinq mois plus tard, El Mayo et El Chapo tentent tout de même de trouver un accord avec la DEA. C'est Vicente, le fils d'El Mayo qui est en charge de la négociation. L'idée

### Extrait

**« C'est la stratégie de la peur. Dans un premier temps, on essaie de convaincre les policiers de travailler pour vous. Si ça ne marche pas ou si vous hésitez, on essaiera de vous soudoyer. Si on estime que vous êtes important pour vos opérations, ce sont des centaines de milliers de dollars. Mais si vous refusez, on vous fout une balle dans la tête. »  
Jack Riley, ex-agent de la DEA**



### Extrait

« La vie d'un criminel ne vaut pas la peine de sacrifier des vies humaines... On change de stratégie concernant les trafiquants de drogue. On a déjà perdu beaucoup de temps, et ça ne marche pas. Il n'y a pas de guerre. La guerre est officiellement finie. Nous voulons la paix. Nous l'aurons. »  
Andrés Manuel Lopez Obrador,  
Président du Mexique,  
le 30 janvier 2019

est d'échanger la tranquillité présente et à venir du narcobusiness contre les noms des ennemies du cartel du Sinaloa. Accord conclu avec la DEA avant que, de retour chez lui, "El Vicentillo" qui aurait dû succéder à son père, soit arrêté par la police mexicaine, et extradé vers les Etats-Unis... Les conditions de détention extrêmes et la pression mise, mois après mois, sur le détenu pour obtenir des informations sur son père et son organisation, le feront finalement craquer. Un appel téléphonique sera organisé, via des intermédiaires, pour que le contact se fasse avec El Mayo. Il donne alors à son fils l'autorisation de parler pour sauver sa peau. Mais c'est Joaquin El Chapo Guzman qui en fera les frais, et ce pour son manque criant de discrétion, ce qui embarrassait El Mayo qui ne voyait pas cette mise en lumière comme une bonne chose pour les affaires... La suite, on la connaît. El Chapo est arrêté, extradé et condamné à la perpétuité en 2019, alors qu'Ismael "El Mayo" Zambada Garcia court toujours. Le cartel du Sinaloa sévit encore. Les fils d'El Chapo ont repris en main le business sous la protection toujours discrète de "El Senior Grande" qui tient plus que jamais les rênes du trafic. Il doit désormais faire face à la concurrence d'autres cartels, concurrence qui encourage chaque année un peu plus une violence devenue systémique...

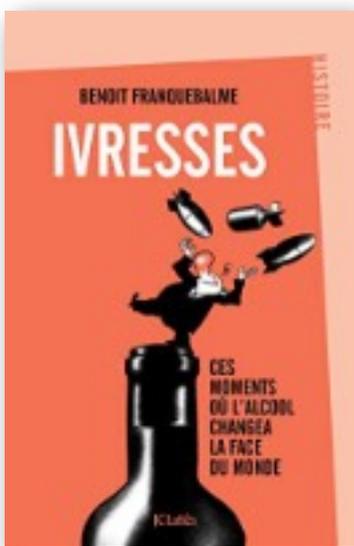
Mais le nouveau président Mexicain, fraîchement élu, Andrés Manuel Lopez Obrador, en signe d'apaisement avec le cartel de Sinaloa, a donné l'ordre de faire libérer le fils d'El Chapo qui venait d'être fait prisonnier. L'arrestation d'El Mayo Zambada n'est plus une priorité pour un gouvernement et des forces de police mexicaines qui veulent mettre fin à la guerre... Mais attention, cette guerre des gouvernants contre le trafic n'est pas la seule en cours. Il faut aussi faire avec celle que se livrent les cartels entre eux pour gagner des parts de marché dans un secteur où la clandestinité est un facteur aggravant de la criminalité, on le sait bien...





# IVRESSES

ESSAI



## Ivresses

Un ouvrage de *Benoît Franquebalme*  
Editions *JC Lattès* (août 2020)

L'on sait bien que la consommation d'alcool a pu faire bouger les lignes en de nombreuses occasions et circonstances, dans la sphère publique ou privée. Mais il est moins évident d'imaginer que l'ivresse ait eu ses jours de gloire dans l'histoire des hommes et qu'elle l'a même fait basculer dans un sens ou dans l'autre... Revisiter certains événements historiques sous le prisme des usages immodérés d'alcool, c'est ce que nous propose cet ouvrage, sous-titré « *ces moments où l'alcool changea la face du monde* », ouvrage qui remonte bien loin dans le temps pour nous abreuver de moments où l'éthanol a su bousculer suffisamment le cerveau des protagonistes pour que les décisions prises en circonstances soient impactées. Comme l'écrivait Charles Bukowski dans cet extrait de son roman *Women* présenté en tout début d'ouvrage : « *S'il se passe un truc moche, on boit pour essayer d'oublier. S'il se passe un truc chouette, on boit pour le fêter. Et s'il ne se passe rien, on boit pour qu'il se passe quelque chose.* » Ce qui s'applique à des événements anodins, peut s'appliquer à des événements d'envergure... Mettons alors en avant quelques moments cruciaux, des premiers temps de vie de l'homme sur terre il y a dix millions d'années, à l'assaut des troupes russes sur Grozny décidé en 1995 en plein réveillon du nouvel an à la vodka...

L'homme serait prédisposé à assimiler, ou plutôt métaboliser, l'éthanol depuis la préhistoire, et ce grâce à une mutation

### Extrait p. 11

« *La consommation d'alcool aurait permis une accélération de l'évolution de l'homme. La substance a d'abord été à l'origine d'une mutation génétique chez nos aïeux il y a dix millions d'années avant d'avoir un impact non négligeable sur la façon dont se sont développés les humains et leurs sociétés.* »



### Extrait p. 26

« La bière était une source de nutrition, de rafraîchissement, une récompense pour ce travail acharné. Un salaire de bière. Vous auriez eu une rébellion sur les bras sinon. Les pyramides n'auraient peut-être pas été construites s'il n'y avait pas eu assez de bière. »  
L'archéologue Patrick McGovern, lors d'une interview donnée en 2011.

génétique que l'on peut ou non louer, mais qui lui permettra d'en ingérer suffisamment pour atteindre l'ivresse sans forcément se rendre malade. Cette théorie du scientifique américain, développée en 2004 et confirmée en 2014, lance *L'Homo picolus*, comme l'appelle l'auteur, capable de distinguer un fruit fermenté et prêt à en accepter les effets et à en profiter dans les grandes largeurs. C'est alors le début des réjouissances, mais aussi des ennuis...

Quand les pharaons ont eu besoin de main-d'oeuvre pour construire leurs pyramides entre 2600 et 1300 av. J.C., il a bien fallu rémunérer les travailleurs, leur donner du coeur à l'ouvrage, et être sûr alors que le travail se fasse. La plupart des ouvriers du chantier n'étaient pas des esclaves, mais des paysans en mal de terre à cultiver. Leur salaire se chiffrait en litres de bière, ce pain liquide dont l'absorption nourrissait autant qu'il désaltérait et servait de monnaie d'échange. On ne parle pas forcément ici d'ivresse, mais d'un mal ou d'un bien nécessaire à faire passer la dureté de la tâche. Le vin aura droit aussi de cité dans l'Egypte antique jusqu'à ce que l'islamisation entraîne un déclin de la consommation d'alcool... S'il est difficile d'affirmer que l'alcool a changé définitivement le paysage désertique égyptien en permettant la construction de tombeaux gigantesques qui attirent toujours autant de touristes trois quatre millénaires plus tard, une chose est sûre, il causa la perte, quelques centaines plus tard, d'Alexandre le Grand dont les ivresses anesthésiantes continues précipitèrent une fin de vie faite d'excès à répétition. Il meurt à trente-deux ans, considéré alors comme bien moins Grand qu'au moment de la prise de Babylone en 331 av. J.C...

Basculons désormais au-delà de la naissance du Christ. Première escale en 1120 quand le navire la *Blanche-Nef* s'échoue sur des récifs au large de Barfleur (Cotentin) avec à son bord près de trois cents passagers tous noyés. Parmi eux, le fils d'Henri 1er, laissant ainsi le roi d'Angleterre sans héritier mâle, contraint de choisir sa fille comme héritière, cette dernière sera par la suite trahie par les barons d'Henri à la mort de ce dernier, précipitant ainsi l'Angleterre dans une guerre civile sanglante de plus de vingt ans, guerre dont



#### Extrait p. 74

« La Prohibition (1919-1933) découle naturellement de ce mouvement de fond. Cette période terrible permet à un pisse-froid comme l'inventeur Thomas Edison de déclarer : « Je suis végétarien et antialcoolique : ainsi je peux faire un meilleur usage de mon cerveau. » C'est le même qui, avant la Prohibition, se rinçait la glotte au vin Mariani, mélange de bordeaux et de feuilles de coca. A sa duplicité, on préfère l'honnêteté de John Adams qui écrit en 1818 au sénateur William Tudor : « Je ne sais pas pourquoi nous devrions avoir honte d'avouer que la mélasse a constitué un élément essentiel de l'indépendance américaine... » »

l'impact se fit sentir, dans les décennies qui suivirent, aussi bien en Angleterre que dans le royaume de France... Nouvelle escale, en mars 1373 quand la guerre de Cent Ans bascule du côté français suite au piège tendu aux soldats britanniques par Bertrand du Guesclin qui les abreuvera d'un très bon Saumur, les rendant alors apathiques sur le champ de bataille... En janvier 1393, c'est le roi Charles VI qui sera victime de la maladresse de son frère Louis, Duc d'Orléans, maladresse exacerbée par son ivresse. Lors de festivités organisées par son épouse, Charles, déguisé en "sauvage", sera malencontreusement incendié. Sauvé in extremis, cet événement le précipitera dans la folie, l'empêchant alors de gouverner. Il était lui-même particulièrement porté sur la boisson et victime régulièrement de crises de delirium tremens. Son frère Louis sera assassiné par la suite. La France sera alors en proie à des batailles d'ego et à une guerre civile de plusieurs décennies... Nouvelle escale : c'est dans la nuit alcoolisée du 16 au 17 décembre 1773 que se joua une bonne part du déclenchement de la guerre d'indépendance des colons Américains, colons subissant depuis quelques années déjà les taxations successives de la part de la maison mère britannique sur le rhum et le vin produit localement. Cette fameuse nuit de décembre, une soixantaine de colons, déguisés et imbibés, prirent d'assaut trois navires britanniques de la Compagnie des Indes Orientales chargés de thé. Ce fut la goûte d'eau, ou plutôt d'alcool, qui fit déborder le vase du gouvernement anglais enclin à un prompt rétablissement de l'ordre qui se retourna contre lui dans les années qui suivirent. Mais l'Amérique, ingrate, saura bien, après avoir célébré le rhum, le vin et le whisky, se retourner contre l'alcool au temps de la prohibition... Les taxations sur des produits comme le vin à l'entrée de la Cité parisienne, pour éviter tout débordement et remplir bien entendu les caisses de l'état, ne seront pas non plus sans impact sur le désir de révolution en France en 1789... La naissance du marxisme serait, elle, le fruit de dix jours de beuverie entre Marx et Engels fin août 1844, liant ainsi les deux hommes qui resteront complices de leur affinité respective pour la boisson tout au long de leur parcours, et ce malgré leur condamnation de l'ivresse comme conséquence du joug capitaliste...



### Extrait p. 121

« De tous les envois faits aux armées, au cours de la guerre, le vin était assurément le plus attendu, le plus apprécié du soldat. Pour se procurer du "pinard", le "poilu" bravait les périls, défiait les obus, narguait les gendarmes. Le ravitaillement du vin prenait, à ses yeux, une importance presque égale à celle du ravitaillement en munitions. Le vin a été, pour les combattants, le stimulant bienfaisant des forces morales comme des forces physiques. Ainsi a-t-il largement concouru, à sa manière, à la victoire. »  
Des mots écrit par Philippe Pétain, concernant la Grande Guerre, dans sa prison en juillet 1945.

Des présidents américains, Abraham Lincoln et JFK seront assassinés pendant que leurs gardes du corps picoleront au saloon d'à côté ou tenteront de faire face à leur gueule de bois... Dans la guerre russo-japonaise, à cheval sur les années 1904 et 1905, l'épisode du siège de Port-Arthur, en Mantchourie sur la côte pacifique, est l'illustration de ce qu'un trop-plein d'alcool peut causer à une armée assiégée. La vodka, seule denrée pouvant être acheminée dans la ville, avec la complicité de l'assaillant, aura raison des soldats russes déjà épuisés... Si l'alcool a permis la capitulation des Russes, il a maintenu le moral des troupes françaises dans les tranchées de la guerre de 14, a limité les intoxications par l'eau souillée, et donné la force nécessaire aux combattants pour affronter les horreurs des combats. Le vin n'était pas aussi concentré en alcool que de nos jours et constituait un compagnon de route essentiel. Son ravitaillement était attendu comme le messie... Si les soldats de la Grande Guerre étaient capables de boire des litres de pinard sans que ça les anesthésie totalement, ce n'était pas le cas du Président américain Richard Nixon qui, grâce à sa forte sensibilité à l'alcool, et à sa propension au sommeil profond après quelques verres seulement, évita aux Etats-Unis d'engager de nouvelles frappes nucléaires, et ce à des moments cruciaux où il fallait temporiser et laisser cuver le président, plutôt que de prendre des décisions hâtives...

Si l'alcool a su trouver sa place, comme nous venons de le voir, aux premières loges de l'histoire de l'humanité, il serait bien présomptueux de penser qu'il est seul responsable de certains événements bienheureux ou dramatiques de notre civilisation. Les hommes ont bu pour se donner du courage, pour tenir le choc, pour célébrer, pour bousculer leur vision du monde, mais rien ne dit qu'ils ne l'auraient pas fait sans cette boisson, bienfaisante ou malfaisante suivant le camp auquel on a appartenu dans les moments cruciaux...





# LA DARONNE

FILM + ROMAN



## La daronne

*Un film de Jean-Paul Salomé*

*Sortie en salles septembre 2020*

*Un roman de Hannelore Cayre*

*Edition poche Points seuil, février 2020*



Plongez un corps étranger dans un trafic de haschich d'envergure et vous aurez de quoi agiter tous les acteurs de ce trafic et leur entourage proche, brigade des stupés en tête, prête à mettre la main sur un nouveau gros bonnet, sans savoir qu'il est en fait de la maison comme on dit... "La Daronne" est le surnom donné à Patience Portefeux, veuve d'une cinquantaine d'années, par les dealers de quartier avec lesquels elle est en affaire pour leur vendre la tonne de résine de cannabis qu'elle a sur les bras. Comment en est-on arrivé là ? Comment cette femme sans histoire peut-elle se retrouver mêlée à un tel narco-business, et comment va-t-elle s'y prendre pour écouler sa marchandise ? C'est tout l'enjeu de ce film et du roman dont il est adapté, un roman de Hannelore Cayre, avocate pénaliste qui connaît bien son affaire quand il s'agit d'écrire sur ce milieu du trafic de stupéfiants. Dans le roman, bien plus que dans le film, dont l'avocate est co-scénariste, l'auteure profite sûrement un peu de cette parole confiée à cette quinquagénaire pour exprimer sa colère ou plutôt son désappointement quand il s'agit de politique de lutte contre ce trafic de stupéfiant. La Patience du film semble tout de même bien plus désabusée ou indifférente que celle du roman, et n'a que de rares occasions d'exprimer son incompréhension face à la ténacité



### Extrait d'un dialogue du film

« Patience : Le cannabis passe directement du producteur au consommateur, comme les légumes bio chez les bobos.

Le commandant de police :  
Quand tu parles d'eux (les dealers) tu as l'air de les excuser.

Patience : J'aime quand la vie trouve son chemin. »

de la machine punitive qui s'abat sur les petits dealers que patience ne va alors pas hésiter à aider avec les moyens du bord...

Patience, prénom qui a été donné à notre héroïne à la naissance pour être née à dix mois, travaille clandestinement (dans le roman du moins), non pas pour un entrepreneur malhonnête, mais pour le gouvernement français par l'intermédiaire du ministère de la justice. Elle est veuve depuis une vingtaine d'années, mère de deux grandes filles, et traductrice-interprète judiciaire. Elle traduit, de l'arabe au français, de nombreuses d'heures d'enregistrement de conversations de petits dealers de cités de banlieue pour le compte de la brigade des stupéfiants. Il est dit dans le roman qu'elle est fille d'un pied noir tunisien (responsable d'une entreprise de transport qui acceptait quelques cargaisons dites additionnelles à ses convois) et d'une mère juive autrichienne. Elle maîtrise parfaitement l'arabe, souvent bien mieux que les jeunes dont elle doit retranscrire les bouts de conversation maladroite et grossière, et dont elle a l'impression de connaître toute la vie, les codes et les combines au point de s'y attacher, du moins pour certains d'entre eux...

Voulant assurer l'avenir de ses deux filles et payer le coût exorbitant (3 200 euros par mois) de la maison de retraite de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer, elle décide de profiter de ce qu'elle apprend lors de ces écoutes judiciaires, qu'elle sait aussi falsifier à l'occasion, pour protéger le conducteur d'un go slow qui remonte la marchandise d'Espagne, en provenance du Maroc, et qui se trouve être le fils de Khadidja, l'aide soignante de sa mère. Elle lui fait passer le message d'égarer au moment opportun les policiers en filature, de balancer son portable sur écoute et de vider le chargement de son camion où il peut à proximité de la sortie d'autoroute. Patience se chargera alors par la suite de récupérer le butin, c'est-à-dire une tonne deux de résine de cannabis bien emballée et abandonnée dans un hangar technique jouxtant une éolienne... Le jeune conducteur est arrêté par la police, qui fait chou blanc avec la marchandise, mais utilisera les écoutes pour faire condamner à un an d'emprisonnement le fils de



Extrait p.64 du roman (Edition originale Métaillié)

« Quatorze millions d'expérimentateurs de cannabis en France et huit cent mille cultivateurs qui vivent de cette culture au Maroc. Les deux pays sont amis et pourtant ces gamins dont j'écoutais à longueur de journée les marchandages purgeaient de lourdes peines de prison pour avoir vendu leur shit aux gosses des flics qui les poursuivent, à ceux des magistrats qui les jugent ainsi qu'à tous les avocats qui les défendent. Du coup ils devenaient amers et haineux. [...]. Tolérance zéro, réflexion zéro, voilà la politique en matière de stupéfiants pratiquée dans mon pays pourtant dirigé par des premiers de la classe. »

Khadidja... Quant à Patience, elle se retrouve désormais en possession de cette quantité astronomique de haschich marocain non coupé, qu'il va falloir revendre. Elle s'adresse alors à deux pieds nickelés du trafic, Scotch et Chocapic, en "galérance" de produit de qualité à charbonner, et donc prêts à accepter toute "frappe" (produit fort) d'où qu'elle vienne, même si le fournisseur est inconnu au bataillon. Patience se présente à eux comme une mère de famille de leur communauté, prend un pseudo, Mme Ben Barka, et va au front, déguisée et méconnaissable. Elle ne se laisse pas faire, est très bonne négociatrice, et son produit n'a rien à envier à ceux circulants sur le marché du Nord-Est parisien. Il se taille une place de choix dans le milieu et entretient le mythe dans la brigade des stupéfiants qui s'est lancée à sa recherche...

Tout se déroulera comme sur des roulettes, non seulement la vente, mais aussi le blanchiment des revenus considérables qui en découlent, et ce grâce à la complicité de la présidente du syndicat de l'immeuble, Mme Fo. Mais malheureusement pour Patience, les commanditaires de la tonne de cannabis volatilisée dans la nature, les frères Cherkaoui, n'ont pas lâché l'affaire et sauront retrouver La Daronne... Patience réussira malgré tout à se jouer de tout ce beau petit monde. Même son compagnon, commandant à la brigade des stups, n'y verra que du feu... ou presque. Il fermera en tout cas les yeux... Ne resteront sur le carreau que les dealers de quartier, petits ou grands, qui ne récolteront finalement que les miettes ou alors des coups et des mois de prison... Quand le système est ainsi fait qu'il tourne en rond et perd en crédibilité, il est difficile de s'étonner de son inefficacité et de blâmer celles et ceux qui essaient de le contourner pour échapper à la morosité financière de leur porte-monnaie, qu'elles ou ils viennent d'un milieu bourgeois ou populaire... Tant que des alternatives crédibles qui associeraient bien-être social et sanitaire, sécurité et prévention ne sont pas mises en action, des films et des romans continueront de s'aventurer sur cette thématique, loin d'être aussi subversive qu'auparavant, du trafic de cannabis...





**FAMILY BUSINESS**

SÉRIE TÉLÉVISÉE



## *Family Business (saison 2)*

*Une série télévisée en 2 x 6 épisodes de Igor Gotesman  
Diffusion Netflix (septembre 2020)*

### Extrait

« Tu sais, la marchandise que ton papa me vend en ce moment, elle n'a pas le bon taux de THC. La Pastraweed, normalement, elle doit faire 19,33% de THC, et là ce n'est pas le cas... Donc tu pourras dire à ton papa qu'il va falloir très très vite retrouver ses standards de qualité, sinon ça va très très mal se passer pour vous. »

Jaurès, la grossiste, au bébé de Joseph pour faire passer le message à un père affolé.

On avait laissé, à la fin de la première saison, cette famille de bouchers casher, les Hazans, reconvertie dans la production de cannabis-haut-dosage, entre les mains d'une narcotrafiquante hollandaise pas commode, les obligeant à continuer de produire pour elle en quantité, et ce au moment où la famille aurait justement eu envie d'abandonner la partie, le cannabis n'étant finalement pas légalisé contrairement aux prévisions familiales... Pour ceux qui n'auraient pas suivi leurs aventures et mésaventures des six premiers épisodes, rappelons qui sont les membres de cette famille Hazan. Gérard, le père, est veuf depuis plus d'un an. Aure, la fille, est amoureuse d'une gendarme, et ça aura son importance. Joseph, le fils, est à l'initiative de toute cette affaire. Et surtout Ludmila, la belle-mère de Gérard, a la main si verte qu'elle produit une herbe de cannabis dosée à presque vingt pour cent de THC... Quelques pièces rapportées, complètent le tableau des personnes impliquées dans ce family business illégal d'envergure...

Quand la deuxième saison démarre, la famille Hazan s'est considérablement enrichie en produisant pour leur grossiste de quoi faire vivre confortablement producteurs et distributeurs. Le problème est que Jaurès, la commanditaire, n'est plus satisfaite de la qualité de la beuh, insuffisamment dosée désormais, du moins en dessous des 19,33% en THC sur lesquels est basé l'accord entre les deux parties. Il va falloir que la famille se ressaisisse. Jaurès menace même l'un des bébés de Joseph, père de triplés,



## Extrait

« Joseph : On va te donner la recette. En fait il y a quelque chose que je ne t'ai jamais dit mais, la Pastraweed, c'est Ludmila. Nous on est des figures. On sert à rien. Y'a qu'elle qui sait la faire. »

Jaurès, la grossiste : Joseph, tu es en train de me dire que 80% de mon business repose sur les épaules d'une vieille mamie de 85 ans ? »

mais séparé de la mère de ses enfants qui, elle, ne veut plus entendre parler de ce cannabusiness, bien trop dangereux à son goût... Alors, pour revoir ses enfants, reconquérir sa femme, et bien que sa famille décide de s'agrandir pour offrir une meilleure qualité de weed, Joseph fait croire à la narcotrafiquante qu'ils vont lui céder la recette de la Pastraweed (nom donné à la fameuse herbe) et se retirer du business. Pour que la citrouille se transforme en princesse, il faut que le reste de la famille s'accorde sur ce deal et veuille aussi abandonner la partie, ce qui est loin d'être gagné, la cupidité des uns et des autres ayant pris le dessus... Joseph, qui veut surtout protéger le premier cercle familial, à savoir ses triplés, enchaîne mensonges sur mensonges pour se sortir des pétrins successifs dans lesquels il s'est mis. Il invente par exemple une sordide histoire de "bande rivale" menaçant les Hazans en leur envoyant des signes plus ou moins explicites. Il espère ainsi qu'ils auront suffisamment peur pour jeter l'éponge... Gérard, lui, dont le rêve est de se payer un grand et beau voilier et partir loin, ment aussi à sa famille et à son groupe de parole des Narcotiques Anonymes auquel il participe en leur faisant croire qu'il est sevré au cannabis pour lequel il avait développé une addiction dans la première saison... Aure, la soeur de Joseph, ment, elle, sur l'identité de son amoureuse toujours gendarme, mais sait être ingénieuse quand il s'agit de blanchir l'argent du cannabusiness. Elle saura aussi faire fructifier son don d'imitation de sa grand-mère pour se faire passer pour elle et sauver la famille... Ludmila, enfin, ne ment plus, plus du tout, surtout après avoir perdu la tête suite à un AVC. Elle sera alors mise à l'écart pour éviter qu'elle parle trop... Les autres parties prenantes de ce trafic suivent le mouvement au mieux et ne sont pas à court d'arguments et d'imagination quand il s'agit d'arranger ou d'aggraver la situation...

La suite n'est qu'un enchaînement de péripéties plus ou moins loufoques, et de contrariétés plus ou moins importantes et incontournables. Nous avons affaire à une comédie qui dédramatise la production du cannabis, et son trafic, ou en tout cas est loin de la diaboliser, même si les armes à feu sont présentes, que des corps tomberont, et que la prison sera au



### Extrait

« Mon coeur, on est des  
agriculteurs. On fait pousser.  
On vend. C'est tout. »  
Joseph, à son ex-femme Aïda

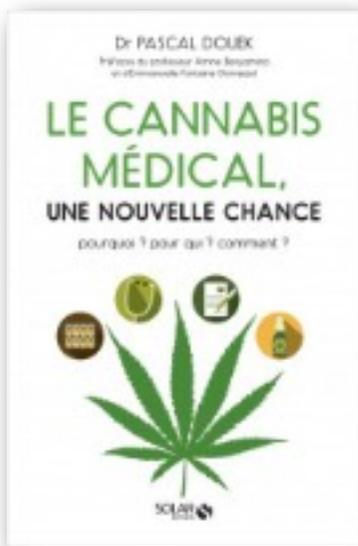
rendez-vous... Un concours de circonstances et une alliée précieuse, amoureuse de Gérard, le père de famille, et rencontrée aux réunions des Narcotiques Anonymes, sauveront les meubles, pour un temps seulement, probablement du moins...

Pas de raison d'attendre plus de cette série qui a choisi son camp, c'est-à-dire le parti pris d'en rire plutôt que d'effrayer comme il arrive que ce soit le cas quand l'on traite de la thématique de l'usage et surtout du trafic de cannabis... Les comédies s'emparant de ce sujet-là sont désormais légion et surfent sur la vague de dédramatisation du produit dans une population française dont les représentations évoluent, bien heureusement, au fur et à mesure que les politiques répressives reculent dans d'autres pays européens, ou outre-Atlantique... Si le produit mérite, certes, d'être appréhendé objectivement, c'est aussi pour mettre à mal l'intérêt d'une clandestinité qui, pour le coup, encourage une réalité du trafic loin d'être amusante...





**CANNABIS MÉDICAL**  
**UNE NOUVELLE CHANCE**  
ESSAI



*Le cannabis médical, une nouvelle chance*  
*Un ouvrage du Dr Pascal Douek*  
*Editions Solar (septembre 2020)*

Le cannabis continue d'aimer tous les antidrogue en quête d'un bouc émissaire pour contrer les batailles passées, présentes et à venir des antiprohibitionnistes. On lui aura mis sur le dos tous les méfaits de "La Drogue" en prenant bien soin de taire ses vertus et les millénaires d'usages thérapeutiques... Et s'il était temps qu'il prenne sa revanche et s'impose comme une alternative thérapeutique crédible dont les vertus ne sont plus contestables ? La très grande majorité des pays européens ont passé le cap et ont changé de paradigme concernant les représentations attachées à la fameuse plante verte. La France, même si elle reste à la traîne, n'est plus absente des débats depuis qu'une loi du 25 octobre 2019 autorise une expérimentation de deux ans de l'usage médical du cannabis. Même si cette expérimentation est bornée, elle représente une avancée non négligeable qui, espérons-le, ne sera pas tuée dans l'oeuf. Et même si, comme le craignent les prohibitionnistes tenaces, la légalisation du cannabis médical n'était que le cheval de Troie d'une légalisation du cannabis à usage récréatif et plus tard d'une légalisation d'autres stupéfiants, nous ne pourrions alors que d'autant plus l'encourager puisqu'elle va dans le bon sens et permet ainsi une plus grande reconnaissance des bienfaits tout en contrôlant au mieux les méfaits. Affaire à suivre donc... Il faudra malheureusement attendre fin 2020 ou début 2021 pour que trois mille patients atteints d'épilepsie, de sclérose en plaques, de cancers, en soins intensifs

Extrait p. 104

« La France est l'un des derniers pays d'Europe à avoir autorisé le cannabis à usage médical. On peut s'étonner et s'interroger sur les raisons de ce retard. La principale explication réside dans le fait que toute ouverture, toute concession sur le cannabis laisse craindre qu'un pas soit franchi vers la légalisation ou la dépénalisation. »



### Extrait p. 27

« Je comprends alors tous les enjeux du cannabis médical. Il faut disposer d'une variété dont la composition en actifs est connue et, surtout, il faut choisir une variété dont le ratio en principes actifs assure le bénéfice thérapeutique souhaité avec le moins d'effets secondaires possibles, sachant que le ratio change selon que l'on veut agir sur les douleurs, la spasticité, l'épilepsie, les nausées, etc... Il n'y a pas un mais des cannabis à usage médical, et chaque variété, selon sa composition en actifs, permet d'obtenir un bénéfice thérapeutique différent. »

ou souffrants de douleurs chroniques rebelles aux autres traitements, puissent bénéficier du potentiel thérapeutique d'une plante dont la complexité va bien au-delà de la simple euphorie ou détente qu'elle peut procurer. S'intéresser à ce potentiel thérapeutique, c'est aller plus loin que les médicaments extraits de la plante que sont le Sativex®, l'Epidyolex® ou le Marinol®, et jouer avec les différentes variétés pour en tirer un maximum de bénéfices pour un minimum d'effets secondaires...

En attendant la fin de l'année, il est encore temps de s'engouffrer dans l'ouvrage de ce médecin d'une soixantaine d'années, atteint depuis 2012 d'une sclérose en plaques (futur expérimentateur et membre du comité scientifique spécialisé sur le cannabis médical) pour obtenir des réponses, loin d'être évidentes, aux multiples questions qui se posent concernant cette "nouvelle chance" qui se présente aux malades. La plupart d'entre eux ont oeuvré jusqu'à présent dans l'illégalité pour tenter de simplement soulager, bon an, mal an, leurs douleurs en trouvant des alternatives aux traitements traditionnels inopérants chez eux... Le cannabis médical, rappelle le Dr Pascal Douek, ce sont cinq mille ans d'histoire qui sont l'objet de la première partie de l'ouvrage. La plante a traversé les continents et les siècles, et a su se distinguer. En Chine, au troisième millénaire avant J.C., la plante était citée dans un traité des plantes médicinales, et on y faisait même, déjà à l'époque, la distinction entre cannabis psychoactif et cannabis non psychoactif efficace par exemple contre les rhumatismes, la goutte, le paludisme, la constipation ou les règles douloureuses. Les Indiens et les Egyptiens ont su aussi dans les deuxième et premier millénaires avant J.C. faire usage de la plante pour, par exemple, lutter contre la douleur, l'épilepsie, les troubles oculaires ou l'anxiété. La Grèce et la Rome antique ont pris le relais... La France a, elle, découvert le hachich grâce à Napoléon durant ses campagnes égyptiennes, et grâce à des médecins comme Jacques-Joseph Moreau de Tours qui ont su le populariser au XIXème siècle... Malheureusement, des applications médicales mal maîtrisées et des campagnes de dénigrement de la plante pour ses effets inappropriés sur les comportements, et ses risques



### Extrait p. 97

« Si le cannabis médica-  
ment renferme un ou deux  
actifs issus de la la plante  
ou synthétisés, le cannabis  
médical se caractérise par  
l'utilisation de différentes  
variétés de la plante canna-  
bis, sélectionnées pour  
leur composition et leur  
teneur en actifs. L'utilisa-  
tion de la plante présente  
l'avantage d'offrir le  
spectre complet des actifs  
du cannabis, ce qui laisse  
espérer une plus grande  
efficacité. »

identifiés d'un usage régulier intensif, ont terni son image et ouvert la voie à une prohibition qui s'est imposée progressivement dans le courant du XXème siècle. Le cannabis sera alors retiré de la pharmacopée, au détriment des opiacés, et sera même classé dans le tableau des stupéfiants ne présentant aucun intérêt thérapeutique. Il faudra attendre la fin du XXème siècle, avec la légalisation du cannabis à usage médical en Californie en 1996, mais surtout le début du XXIème pour que la route soit tracée d'une légalisation qui commencera au Canada en 2001...

Les autres parties de cet ouvrage nous permettent de comprendre tout d'abord les bases du cannabis médical, son fonctionnement, ses propriétés, son intérêt, et ses modes de consommation. Il s'agit déjà de bien distinguer les différentes espèces de cannabis. L'indica, le sativa et le ruderalis n'ont pas les mêmes propriétés et des croisements sont souvent nécessaires pour retirer tout le potentiel de la plante. Le système endocannabinoïde de notre système nerveux central permet d'accueillir les molécules actives du cannabis qui peuvent alors agir sur l'organisme. Le THC et le CBD sont les deux principaux cannabinoïdes à être associés pour le meilleur de l'aventure neuronale... Le parcours politique qui aboutira à l'adoption de cette loi d'octobre 2019 autorisant le cannabis médical, du moins son expérimentation, fut loin d'être apaisé à défaut d'avancer toujours dans la bonne direction. A ce jour, le cadre de l'expérimentation est bien fixé. Les patients concernés et les catégories éligibles ont été identifiés. Les douleurs ou pathologies indiquées pour bénéficier des traitements ont été actées légalement. Les modalités de l'expérimentation ont également été définies. Il ne reste plus qu'à lancer la machine... Bien entendu, un certain nombre de risques associés à cette expérimentation ont été identifiés, et il est important qu'ils soient prévenus et réduits au mieux. Les contre-indications, comme l'usage pendant la grossesse ou l'allaitement par exemple, mais aussi les précautions d'emploi, comme éviter les interactions avec d'autres produits psychoactifs ou la conduite automobile, ne doivent pas être ignorées... Bien entendu, même si la loi est en quelque sorte, en l'état et dans l'immédiat, restrictive quant aux



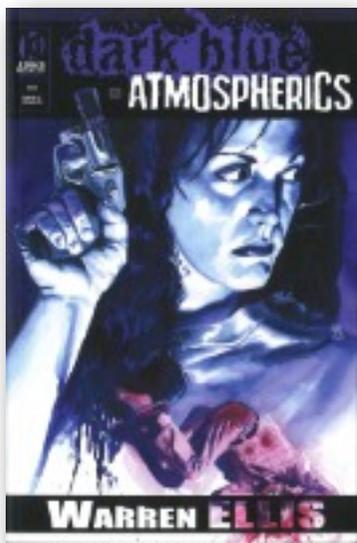
applications possibles du cannabis médical, des indications potentielles sont listées dans l'ouvrage. Par exemple : le syndrome de Gilles de La Tourette, celui de stress post-traumatique, la maladie de Parkinson, la dystonie, la fibromyalgie, l'endométriose, les maladies inflammatoires chroniques de l'intestin, le glaucome, le traitement du sida, et des addictions... Un certain nombre de pays dans le monde ont déjà étendu leurs indications concernant le cannabis à usage médical. L'ouvrage propose un tour du monde des pays ayant passé le cap de l'expérimentation et ayant légalisé pour de bon le cannabis médical, avec des modalités différentes et des enseignements loin d'être dénués d'intérêt bien évidemment. La France pourra donc largement s'inspirer de ces expériences étrangères et avancer à l'avenir, au-delà de cette expérimentation, dans une direction qui finira, espérons-le, par créer un consensus dans le corps médical...





# **DARK BLUE**

BANDE DESSINÉE



## Dark blue

Une bande dessinée de Warren Ellis (scénario)  
et Jacen Burrows (dessins)

Editions Komiks Initiative (septembre 2020)

### Extrait p. 81

« Dis-moi comment ça devrait se passer Deb. Est-ce que je devrai me réveiller en chialant au milieu de la nuit ? Toutes les putains de nuits ? C'est déjà le cas. Parce que sais, tu as raison. Le sergent devrait pas essayer de me fourguer des cachetons à chaque fois que je viens bosser. Et le lieutenant devrait pas rester dans son bureau à piquer du nez avec de la came plein les bras. »  
Franck, à Deb

Cette réédition d'une bande dessinée, parue originellement il y a une vingtaine d'années, et accompagnée ici, dans ce volume, d'une deuxième histoire, *Atmospherics*, par le même scénariste, nous embarque dans un monde futuriste en noir et blanc où une drogue de fiction, la LD 50, « la dose qui tue la moitié des sujets », plonge les consommateurs dans un univers fictionnel qu'ils n'ont pas choisi... Nous y reviendrons... La ville semble à la merci d'un psychopathe tueur de masse, particulièrement sanglant, qui fait tourner en bourrique la police de la ville. Un jeune inspecteur, Franck, traumatisé par une scène de crime à laquelle il a été confronté, scène sanglante laissant apparaître une dizaine de corps mutilés, et décapités, met tout en oeuvre pour essayer de mettre la main sur le principal suspect, un certain Trent Wayman. Sa collègue Deb est prête à l'aider mais trouve qu'il va bien trop loin en cuisinant bien trop en profondeur, de potentiels informateurs. Leur chef, lui, s'anesthésie quotidiennement dans son bureau, sans s'en cacher, en s'injectant ce qui pourrait être un opiacé, au vu des effets, même s'il le présente comme un remontant. Il ne sera pas d'une grande aide pour Franck qui prend sa mission très à coeur, mais doit faire avec des passages à vide sûrement dus aux médicaments qu'il prend... Visiblement il est sous effet de cette drogue, la LD 50, dont cinquante pour cent des



### Extrait p. 115

« Vous n'êtes pas policier. La ville où vous vivez n'existe que dans votre tête. La vôtre et celle de plus de trois cents autres patients. C'est dû à un composé chimique que l'on vous injecte depuis bientôt un an Franck... Ce composé est issu de drogues chamaniques, des hallucinogènes millénaires bien connus pour susciter des hallucinations collectives à ceux qui les prennent. Les usagers se retrouvent aux mêmes endroits, voient les mêmes choses. Nous avons étudié puis modifié une de ces drogues afin qu'elle puisse projeter l'environnement de notre choix... »

Le Dr Debbie Thorogood à Franck

consommateurs semblent être victimes de surdose létale. Cette drogue de fiction a une autre caractéristique : elle provoque des hallucinations partagées par l'ensemble des usagers sous effet, plongés alors, ensemble, dans une ville imaginaire qu'ils pensent, eux, être bien réelle. Cette ville est prête à accueillir vraisemblablement toutes leurs angoisses et autres troubles psychiques, l'intérêt étant alors justement de soigner les pathologies dont sont victimes les agents de la CIA. C'est en effet au sein de l'agence américaine que la drogue de synthèse a été créée, et ce à partir de plantes millénaires, aux vertus hallucinogènes il est dit... Le problème est que le fameux serial killer, Trent Wayman, était aussi agent de la CIA, également sous effets, mais qu'il a fait une overdose létale. Il est donc mort dans la vie réelle, mais apparemment pas dans la ville imaginaire où il peut assouvir tous ses fantasmes criminels. Franck, à son réveil dans le laboratoire de la CIA, n'aura alors qu'une seule idée en tête, retourner quoiqu'il en coûte dans la ville imaginaire où il est policier, pour mettre la main une bonne fois pour toutes sur le psychopathe et le mettre hors d'état de nuire...

Cette idée de scénario est venue au scénariste, Warren Ellis, à la fin des années 80, suite à la lecture d'une interview du fameux ethnobotaniste Terence McKenna, spécialiste des plantes aux effets psychédéliques. Dix ans plus tard, Ellis écrit cette histoire en prenant appuie sur les mots de McKenna concernant la DMT (la diméthyltryptamine), à savoir notamment que « *Près de la moitié des utilisateurs de DMT déclare avoir partagé la même hallucination. Quand on prend de la DMT, on se rend dans un endroit qui est encodé dans la drogue même.* »... Dans sa postface, Warren Ellis retranscrit avec plus de détails le discours de McKenna et le monde auquel donne accès la DMT, monde qui serait accessible à peine quinze minutes après l'ingestion (Plus haut, pourtant, dans son discours, il nous dit que la drogue se fume...)... Attention, il serait plus qu'illusoire de penser qu'une drogue hallucinogène comme la DMT (mais nous pouvons en dire autant des autres drogues) puisse provoquer des hallucinations partagées, et ce quel que soit l'individu ou le contexte. Les



consommateurs peuvent, bien entendu, avec un même produit, partager des expériences similaires d'un trip à un autre, d'un individu à un autre, dans la forme et dans le contenu, mais il est tout de même difficile de dégager des constantes tant les effets, et plus globalement les expériences d'usage sont multifactorielles, et varient donc d'un individu à un autre, d'un dosage à un autre, d'un contexte à un autre... Si l'on veut s'aventurer dans une expérience imaginaire partagée, les univers virtuels des jeux en réseau en proposent une ribambelle, et tentent de proposer aux consommateurs-joueurs des mondes fictionnels les plus réalistes possible, du moins dans la texture du dessin. Ils savent surfer sur des mécanismes cérébraux similaires à ceux qui sont initiés par les produits psychoactifs...





# LA LINEA

SÉRIE TÉLÉ DOCUMENTAIRE



## La Linea

### Dans l'ombre du narcotrafic

**Une série documentaire en 4 épisodes de Pepe Mora**  
**Diffusion Netflix (septembre 2020)**

#### Extrait

« Quel est le terreau du trafic ? Dans certains quartiers, le chômage frappe les jeunes, il n'y a aucune action politique. Pourquoi ne pas mettre en place des programmes de formation, des plans d'emploi, des fonds productifs ? Je n'en sais rien. J'en ai marre de me répéter. Soit je suis un très mauvais communicant, soit personne ne veut traiter le problème. »  
**Juan Franco,**  
**le Maire de la Linea**

Il n'y a rien de surprenant à ce que La Linea de la Concepción, petite ville côtière du sud de l'Espagne, dans la zone du détroit de Gibraltar, soit parfois appelée, même si l'on peut le regretter, la "Medellin espagnole". La ville semble abandonnée des pouvoirs publics nationaux et sous l'emprise d'un narcotrafic incarné ici par les frères Castana qui réceptionnent, entre autres, les tonnes de hachich en provenance du Maroc. En raison du manque de moyens et d'effectifs policiers, ou du manque de réactivité, les trafiquants de cannabis, de cocaïne ou même de tabac de contrebande semblent agir en toute impunité...

La série documentaire donne la parole à des trafiquants, des membres de la garde civile espagnole mais aussi à des politiques locaux qui tentent de se faire entendre et de faire bouger le gouvernement national. Le Maire de La Linea, Juan Franco, nous explique que la présence de nombreux trafiquants dans sa communauté est simplement due au positionnement géographique de la ville, située à vingt milles nautiques (trente kilomètres) des côtes marocaines, le Maroc étant le premier producteur mondial de hachich. La ville souffre alors malheureusement d'une mauvaise réputation éloignant les touristes d'un cadre pourtant très agréable. Le sentiment d'abandon est très présent chez les habitants mais aussi chez Juan Franco qui regrette que les



### Extrait

« Comme ils n'ont pas de travail, ils doivent subvenir aux besoins des leurs, et le seul moyen à portée de main, c'est le trafic de drogue. Ces familles savent que le fils, le neveu, le frère, font des bêtises, mais c'est pour le bien de la famille. C'est pour cela qu'ils sont considérés comme des héros. Ils gagnent tellement d'argent qu'ils peuvent entretenir leur famille, mais aussi avoir un niveau de vie très élevé. La zone du Campo de Gibraltar est durement touchée par le deal. Ça fait partie de leur vie, de leur culture. Je pense que la police seule ne pourra y mettre fin. »  
Un policier de la garde civile

effectifs policiers soient en baisse, mais surtout que les moyens mis à disposition de lutte contre la pauvreté et le manque d'éducation ne soient pas plus importants. Tant que le trafic de drogue représentera, pour certains habitants du moins, le seul moyen de subvenir à leurs besoins, la répression sera vaine. Se confronter à la police devient même un moyen d'asseoir sa réputation et son autorité. Des chefs de réseaux comme Antonio et Francisco Tejon, qui contrôlent les allées et venues des marchandises à La Linea savent exercer une influence non négligeable sur la population locale et encourager alors une solidarité efficace contre les forces de l'ordre dont l'impopularité dans certains quartiers est criante. L'argent du trafic fait vivre une communauté qui ne compte pas se laisser marcher sur les pieds. Chaque zone d'intervention de la garde civile est considérée alors comme particulièrement dangereuse. Les membres du narcotrafic sont très bien organisés et la culture de ce trafic est si ancrée dans la population de La Linea qu'elle remplit les rangs des petites mains et complices attirés par le mode de vie confortable affiché par les big boss du trafic. Les perquisitions laissent pourtant apparaître que les intérieurs des chefs de réseaux ne sont pas si luxueux. Ces narcotrafiquants affichent pourtant des signes extérieurs de richesse importants, et ce pour attirer dans le trafic une main-d'oeuvre nécessaire pour alimenter le système... Pour cette dernière, la vie n'est malgré tout pas si belle en fin de compte, car les risques pris ne sont pas négligeables, et les revenus ne sont pas toujours à la hauteur des espérances...

La population locale est assez divisée sur ces sujets-là, mais une chose est sûre, la colère contre la mainmise de la ville par les narcotrafiquants monte. Le laxisme ou l'inactivité des autorités est souvent pointé du doigt... Quand l'état réagit c'est alors à grand renfort de policiers et de matériels. La création de l'unité Spéciale OCON est née de ce désir d'appuyer la répression pour fragiliser le sentiment d'impunité chez des jeunes trafiquants qui ont toujours et encore pour modèle Pablo Escobar... Antonio Tejon sera arrêté par l'unité OCON dans ce cadre-là, ce qui va déstabiliser le trafic, mais par la même occasion augmenter la violence dans la ville,



### Extrait

« C'est difficile de trouver un travail. Je n'ai aucun diplôme, je n'ai pas travaillé depuis des années. Je n'ai pas de CV correct. Si je dis à un recruteur que je n'ai pas travaillé depuis 2011, il demandera pourquoi. Je n'ai toujours pas trouvé de solution. Je vais réessayer et j'espère pouvoir sortir de ce trou. »  
Une ex mais future dealeuse

non seulement entre forces de l'ordre et trafiquants, mais aussi entre trafiquants en interne. On voit alors par exemple se perpétrer des braquages réguliers de gangs à gangs afin de s'emparer de stocks de marchandises illégales... La violence est donc au rendez-vous à tous les niveaux, mais l'omerta est de mise. Difficile pour les policiers d'obtenir des informations fiables auprès d'une population qui se tait, se taire et fuit les risques de représailles...

Le documentaire nous embarque aussi pour le port d'Algeciras, dans cette même région du détroit de Gibraltar, port qui est la porte d'entrée de la cocaïne en Espagne. Même si les saisies ponctuelles peuvent être très importantes ici, le trafic s'en tire toujours à bon compte, et fait fonctionner à plein tout un système où avocats des narcos, procureurs et policiers jouent le jeu de qui gagnera la partie en tirera le plus de fierté... Dans ces affaires de narcotrafic, les policiers semblent ici, comme ailleurs, les dindons de la farce. Chaque entretien de membre de la garde civile laisse poindre entre les lignes un sentiment de défaitisme ou d'isolement bien compréhensible. Même si les arrestations conduisent à l'incarcération des trafiquants, qu'a-t-on à leur proposer à la sortie, questionne le Maire de La Linea ? Qui va les embaucher ? Les alternatives au trafic font pale figure pour les jeunes de La Linea, mais aussi pour les jeunes marocains dans la région du Rif marocain, de l'autre côté du détroit, là où pousse une grande partie du cannabis vendu en Europe... La culture ou le trafic de drogue piègent encore malheureusement dans leurs filets les jeunes hommes ou jeunes femmes en manque d'aspirations ou de perspectives, et économiquement fragiles. Rien de neuf donc sous le soleil méditerranéen ou celui d'ailleurs...





# LE FUMOIR

RÉCIT



## Le fumoir

*Un récit de Marius Jauffret*

*Publié aux Editions Anne Carrière (septembre 2020)*

### Extrait p. 29

« Ce qui me fait chier, c'est de rester là cette nuit. L'occasion de faire le point sur mon alcoolisme ? Peut-être, mais je ne compte pas stopper l'alcool tout de suite, je compte même me remettre à boire dès demain. Il serait plus judicieux de faire tout ça plus tard, quand je déciderai vraiment d'arrêter, par volonté ou par peur de la maladie, peu importe, mais pas ce soir. »

Dix-huit jours c'est peu en apparence, mais quand ils sont synonymes de privation de liberté sans que le terme ne soit connu à l'avance, ils peuvent sembler une éternité. Ces dix-huit jours dans la vie de Marius Jauffret compteront suffisamment pour que le jeune homme en tire un récit à la première personne qui dénonce les errements d'un système qui, sous couvert de protection sanitaire, condamne des individus à se mettre en retrait de la société sans leur consentement et sans qu'ils présentent forcément de signe de dangerosité... Marius avait vingt-cinq ans au moment des faits mais il lui faudra deux ans pour pouvoir écrire cette chronique d'un enfermement, et cinq ans pour qu'elle soit publiée. Difficile de sortir indemne et apaisé d'une privation de liberté que l'on n'a pas vu venir et qui ne reposait que sur le bon vouloir d'un homme, un seul, un psychiatre de l'Hôpital Saint-Anne à Paris, un homme qui fait la pluie et le beau temps dans son service d'internement... A vouloir isoler de force un jeune homme de ses "démons", en l'occurrence l'usage immodéré d'alcool, on le fragilise et l'éloigne pour de bon par la suite de tout système de soin compétent. L'environnement étant devenu pour lui à risque...

Un soir de déprime, Marius boit plus d'habitude pour noyer sa solitude et s'anesthésier suffisamment pour oublier encore et toujours sa détresse. Ce n'est pas la première fois qu'il pousse le bouchon un peu loin et tient compagnie à la bouteille et au tube de



### Extrait p. 39-40

« - Pour résumer, votre frère, d'ici quelques années, ne sera pas plus vif qu'un légume. Je veux dire qu'il ne pourra plus marcher ni effectuer les gestes de la vie quotidienne, son état physique va se dégrader petit à petit. Quant à son cerveau, lui aussi va peu à peu le lâcher. Des troubles de la mémoire immédiate, d'abord. Ensuite viendront des délires, la démence, puis la cécité... Si je peux filer la métaphore, cette maladie est comme un ver qui grignote une pomme, le corps et l'esprit s'en vont en quelques années. »  
Le psychiatre, à Thomas, le frère de Marius

Valium. Ses consommations répétées font désormais partie intégrante de sa vie. L'alcool ne le lâche plus, et ce depuis quelque temps déjà. « *L'alcool ne m'a pas coupé des autres. C'est être coupé de tout qui m'a mené à l'alcool.* » L'alcool pour supporter cette angoisse permanente de vivre. Marius assume son addiction et a même été suivi pour ça... Ce soir-là, poussé par le manque, il boit encore et encore, plus et plus. L'organisme de Marius ne tient pas le choc et le lâche. Le jeune homme fait une crise d'angoisse avec des symptômes physiques suffisamment impressionnants pour que son frère Thomas vienne à sa rescousse et l'accompagne à l'Hôpital Saint-Anne pour qu'il soit pris en charge... Marius espère qu'à l'Hôpital son alcoolisme sera abordé, comme il l'est dans les structures spécialisées, à savoir comme une maladie et non comme une déviance... Mais rien de tout cela ne l'attend. Marius est accueilli comme une personnalité déviante, et il restera là au moins pour la nuit. Ton taux d'alcool à son arrivée était de 2,5 grammes par litre de sang... Au réveil il est diagnostiqué par un psychiatre comme étant à risque de développer le syndrome de Korsakoff, une affection dégénérative, bien connue des usagers alcoolodépendants de longue date. Marius ne peut pas repartir chez lui dans l'immédiat, et doit être placé en observation... pour une durée indéterminée. Il rejoint alors les rangs de ces quatre-vingt mille personnes par an internées à la demande d'un tiers, ce tiers pouvant être tout simplement l'institution hospitalière elle-même. La prise en charge peut donc malheureusement s'éterniser sans que ni Marius, ni son frère Thomas, ni qui que ce soit d'autre, ne puissent intervenir...

Le temps d'enfermement devient arbitraire et dépend finalement assez peu du comportement de l'intéressé. Il s'agit alors, avant tout, pour limiter la casse, de faire profil bas et ne présenter aucun signe de faiblesse, au risque de donner de bonnes raisons au "big boss" du service de prolonger le séjour... L'avenir de Marius dans cette institution psychiatrique est entre les mains d'un homme, un psychiatre qu'il ne rencontrera qu'à de rares occasions, et auprès duquel il faudra mendier une libération qui tardera... En attendant, il faut bien passer le temps, laisser son cerveau absorber le



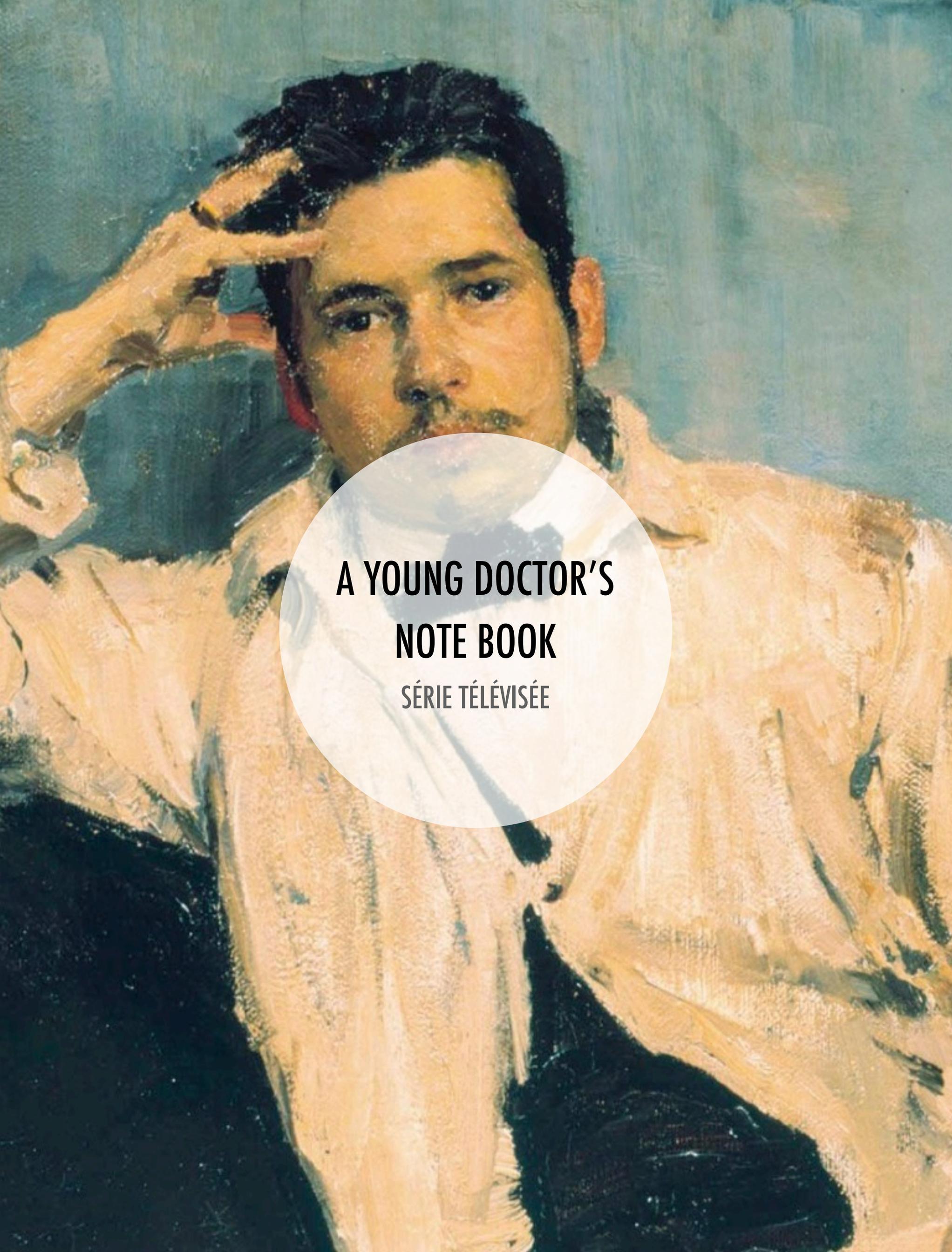
### Extrait p. 170

« Heureux un instant de n'avoir été enfermé que dix-huit jours (dix-sept jours, vingt-deux heures et trente-trois minutes pour être exact) à la demande d'un tiers - la moyenne nationale est de deux mois chaque année pour plus de quatre-vingts mille de mes concitoyens -, je ressens pourtant une terrible frustration. Le système m'a enfoncé la tête sous l'eau. Moi qui pensais pouvoir l'intégrer un jour, ne serait-ce que partiellement, en dépit de mon hypersensibilité, de mon addiction, de mes idéaux, de mon innocence à tout jamais brisée... »

neuroleptique star du moment, à savoir le Largactil, qui annihile tout désir de rébellion mal venu, mettre sa rage de côté, prendre sur soi, et s'en griller une. « *Fumer, fumer, fumer ! Une obsession. Je m'apercevrai bientôt qu'à l'asile les capacités pulmonaires se développent. La tolérance au goudron est décuplée.* » Le fumoir devient alors le lieu de prédilection pour refaire son monde intérieur, et aller à la rencontre des résidents, pour la plupart « *des gens sans famille, des pauvres, des paumés* » comme les décrits un infirmier qui fait son travail en n'étant sûrement pas dupe du traitement injuste dont sont victimes beaucoup de pensionnaires, pensionnaires qu'il a l'impression de gaver de médicaments comme un maton le ferait en prison. D'autres que Marius resteront ici bien plus longtemps que dix-huit jours... La cigarette devient alors la meilleure amie de l'homme, et il ne viendrait à l'idée de personne de la culpabiliser. Pas le lieu, pas le moment. Elle relie ici les pensionnaires, leur fait passer le temps, et détend leur ou leurs addictions au tabac ou autres psychotropes. La convivialité qu'elle encourage libère les coeurs et les esprits, le temps de la pause, avant qu'ils retrouvent les murs froids des couloirs, des chambres et plus globalement d'une institution peut compatissante...

Ce temps de sevrage et surveillance obligatoire est vécu par Marius comme une torture car sa volonté et sa liberté sont purement et simplement annihilées... Sa capacité de dormir est réduite à peau de chagrin, et il faut encore une fois mendier pour se faire administrer les hypnotiques nécessaires à apaiser ses nuits et réduire ainsi le temps de vie doublé par ses insomnies... Marius ne s'en sortira que grâce à un ultime entretien avec un psychiatre presque surpris qu'on ait pronostiqué à Marius un syndrome de Korsakoff, si rare à son jeune âge. On comprend que Thomas s'est porté garent pour son frère et a accepté de l'accueillir chez lui pour "soulager" l'hôpital... A son retour dans le monde des vivants, Marius reprendra sa consommation de plus belle, et il lui faudra du temps pour laisser l'usage immodéré d'alcool derrière lui. Cette expérience psychiatrique n'avait visiblement rien d'un mal nécessaire...



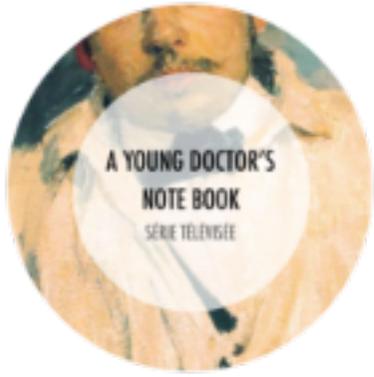


**A YOUNG DOCTOR'S  
NOTE BOOK**  
SÉRIE TÉLÉVISÉE



*A Young Doctor's Notebook*  
*Une série en 2 saisons et 8 épisodes  
de Mark Chappell et Alan Connor  
Diffusion ARTE (octobre 2020)*

En 1934, à Moscou, le Dr Vladimir Bomgard, la petite quarantaine, reçoit la visite d'agents du NKVD, la police secrète soviétique. Il est soupçonné d'avoir falsifié des ordonnances en les établissant au nom de personnes décédées ceci afin de se faire prescrire de la morphine en quantité non négligeable. Les agents, en fouillant dans les affaires du médecin, tombe sur un journal de bord rédigé dans ses jeunes années lors de sa toute première affectation. Le Docteur a donc des comptes à rendre à la police secrète qui se rend bien compte de l'addiction à laquelle est sujet le médecin. Par compassion pour un homme dont il sait qu'il doit faire face aux symptômes douloureux du manque, un agent lui tend une seringue préremplie d'une solution morphinique. Les souvenirs des premiers usages resurgissent... L'opiacé accompagne en effet le médecin depuis 1917 quand, tout jeune médecin, à peine diplômé de l'école de médecine, il est affecté au fin fond de la campagne russe, dans un village reculé, Mourievo, pour y remplacer le fameux, vénérable et feu Leopold Leopoldovich dans un petit hôpital, peu pourvu, où travaillent deux sages-femmes et un barbier chirurgien. Ce qui attend le jeune médecin est loin de ce qu'il aurait pu imaginer, et la morphine lui sera d'un très grand secours pour soulager les douleurs des uns et des autres mais aussi ses peines et ses tourments. Le remède deviendra



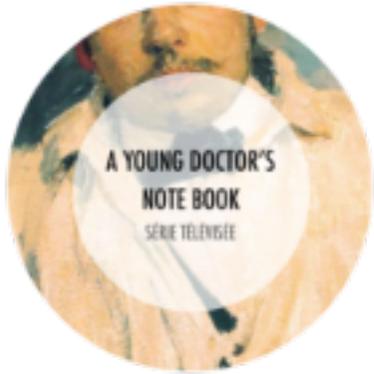
### Extrait Episode 3

- « - Ne fais pas ça.  
- Pourquoi pas ? Ca ne fonctionne pas ? Alors je le fais (Il est prêt à s'injecter de la morphine)  
C'est forcément mieux que des gouttes.  
- Tu ne te rends pas compte.  
- Je suis médecin. Je sais ce que je fais.  
- Non. Tu le crois car tu n'en as jamais pris.  
- C'est un médicament. J'en donne aux enfants.  
- Si tu veux les amputer des jambes.  
- Je souffre atrocement.  
- Alors souffre. Parce que la morphine est bien pire. Elle t'em-mènera dans un pré luxuriant en plein été. Tu t'allongeras dans l'herbe tendre, caressé par la soleil, et tu n'éprouveras que béatitude. Et tu ne voudras plus revenir dans ce cloaque glacial.  
- Je dois m'évader d'ici. »  
Le docteur de 1934,  
à son double de 1917

malheureusement poison. Le récit des bienfaits et des méfaits de la morphine rempliront une partie des pages de ce journal de bord imagé, adapté du récit du fameux romancier russe Mikhaïl Boulgakov, récit dont le titre est *Morphine*. Cette adaptation repose également sur deux autres récits de Boulgakov, médecin donc à ses premières heures : *Récits d'un jeune médecin* et *Les aventures singulières d'un docteur...*

En 1917, le très jeune docteur est un parfait débutant, manque de confiance en lui et n'est pas toujours de très bonne volonté pour affronter les lourdes opérations qui l'attendent. Sa patientèle est essentiellement composée de paysans accidentés ou atteints de maladies graves comme la syphilis, la tuberculose ou la malaria. Mais il doit aussi pratiquer des accouchements, ce qui est loin visiblement d'être sa spécialité. La révolution russe de 1917 et ses combats entre l'armée impériale et les bolcheviques fera grossir les rangs de cette patientèle en mal de soins dans cette campagne particulièrement hostile... Pour accompagner le jeune médecin dans ses aventures, l'homme mûr qu'il deviendra à quarante ans, son double du futur donc, fait régulièrement des apparitions pour bousculer et culpabiliser à l'occasion un jeune homme pas toujours intègre, et souvent dépassé par les événements... L'accumulation des contrariétés et des déceptions, la routine, l'ennui, un environnement hostile, et une furieuse envie de s'échapper vont précipiter le médecin dans une consommation de morphine qui deviendra incontrôlable... A noter que les usages de psychotropes les plus importants sont ici à mettre sur le compte du tabac, puisque le docteur va jusqu'à consommer cinquante cigarettes par jour...

Mais revenons à notre morphine. Les réserves du dispensaire diminuant à vue d'oeil, et une inspection des registres par un représentant du Zemstvo, l'assemblée provinciale, étant annoncée, le docteur doit mettre en place des stratégies perfides pour que sa consommation malvenue d'analgésiques, réservés en principe aux patients, passe inaperçue. Plus d'un quart des réserves a déjà disparu dans les veines du médecin. Il commence alors par



### Extrait Episode 8

« - Regarde, regarde sale lâche. Regarde ce que tu as fait. Tu es accro. Regarde. C'est de ta faute ! Tu n'es que morphine.

- Oui, tu as raison. Je suis accro. Irrémédiablement.

Je n'y peux rien. Rien de tout cela n'est ma faute.

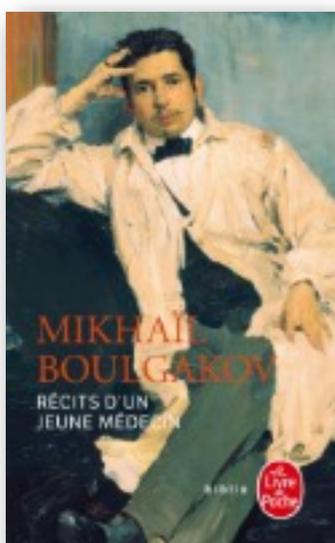
- Bien sûr que si.

- Je ne peux pas être l'homme que tu espères. Je ne veux ni l'amour, ni le pardon. Je veux juste de la morphine. »

Le docteur de 1934,  
à son double de 1917

exemple à falsifier des autorisations de réassortiments en les signant sous le nom de feu Leopold Leopoldovich pour tenter, sans succès, d'acheter des quantités astronomiques de morphine en ville. Il substitue également les flacons de solutions morphiniques de la pharmacie de l'hôpital par de l'eau, au risque de se retrouver dépourvu quand les blessés des combats s'accumuleront dans les couloirs... Les réserves de morphine finissent par totalement s'épuiser, et ce malgré les précautions prises pour limiter les doses administrées aux soldats. Le médecin est alors désespéré de ne plus avoir à disposition son analgésique préféré. Ses injections de cocaïne ne peuvent bien évidemment pas se substituer, dans les effets recherchés, à celles de l'opiacé...

Son secours, pour un temps du moins, le jeune médecin le trouvera dans l'amour qu'il ressent pour la jeune femme qui accompagne un régiment de l'armée impériale séjournant quelques semaines dans le dispensaire... Malheureusement, son attirance pour cette jeune aristocrate n'est pas réciproque et la déception étant au rendez-vous, la morphine saura redevenir une priorité au moment opportun, et empêchera le médecin de sauver sa belle... Les écrits de Mikhaïl Boulgakov, et son adaptation, ne sont donc pas de ceux qui glorifient le quotidien d'un médecin de campagne, mais qui, entre autres, éclairent simplement sur les raisons qui poussent un homme sous pression, ou désespéré, un médecin en l'occurrence, « *qui sait bien pourtant ce qu'il fait* », à trouver un refuge dans les paradis artificiels, quels qu'ils soient...



#### ***Récits d'un jeune médecin***

accompagné de *Morphine* et des *Aventures singulières d'un médecin*

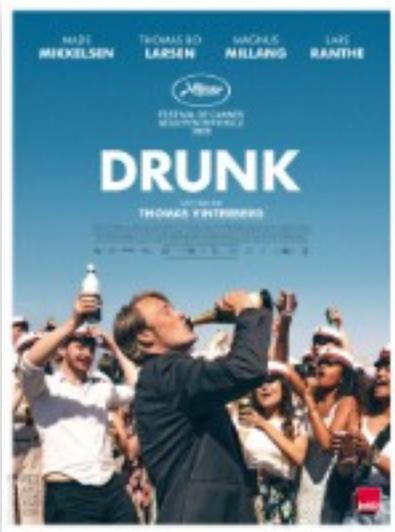
Un recueil de nouvelles de Mikhaïl Boulgakov  
Traduction et annotation de Paul Lequesne  
Edition poche Le Livre de Poche 2019





**DRUNK**

FILM



## Drunk

*Un film de Thomas Vinterberg*

*Sortie en salles françaises en octobre 2020*

### Extrait

« Pouvez-vous me dire ce que vous avez en commun avec ces trois hommes ? Et pour ceux qui étaient endormis ces 18 dernières années, ce sont le Général Grant, Ernest Hemingway, et ce bon vieux Winston Churchill. Qu'est-ce que vous avez en commun ? Vous buvez comme des porcs. Chaque semaine, toute l'année. Beaucoup d'alcool. »  
Martin questionnant sa classe de Terminale

A en croire les premières et dernières images de ce film, les lycéens danois ont la petite facile, en société du moins, c'est-à-dire quand l'occasion de se retrouver se présente, soit pour lancer l'année scolaire, soit pour la conclure, l'examen final en poche. L'alcool est alors festif, et l'usage semble ici célébrer une jeunesse pleine de vie. C'est ainsi que débute le film : un jeu d'alcool entre jeunes sur les bords d'un lac dont il s'agit de faire le tour en binôme, un casier à bière dans les bras, en faisant escale régulièrement pour boire une bière. Vomir en binôme, en cours de route, est toujours plus avantageux que vomir seul. La récompense finale, pour les premiers arrivés, sera bien entendu une nième bière.... Le contraste entre cette première séquence très agitée, mais vivante, et celles qui suivront, dans la toute première partie du film, sera saisissant... Les adultes sauront aussi alors jouer à boire, mais pas sûr que l'expérience en vaille la chandelle, à moins qu'il ne s'agisse, pour eux aussi, un rite de passage...

Martin, Tommy, Nikolaj et Peter, travaillent dans le même lycée et sont respectivement professeur d'histoire, de sport, de psychologie et de musique. Ils ont entre quarante et cinquante ans visiblement et semblent au creux de cette vague où l'on voit surgir la deuxième partie de sa vie, et où la motivation au travail est au plus bas, du moins aussi bas que celle des élèves de terminale (sauf pour Tommy qui s'occupe visiblement de primaires) qu'ils ont



en face d'eux et qui le leur rendent bien. Ces élèves laissent apparaître clairement l'ennui qu'ils éprouvent dans leur cour respectif, ennui à la hauteur de celui que renvoient les professeurs. Nos quatre grands gaillards semblent à bout de forces et d'imagination pour faire avancer leur vie et leurs apprentissages. Pour rajouter une couche à la déprime ambiante, ce qu'ils vivent chez eux, dans la sphère privée, en marge du lycée, n'est pas plus réjouissant. Martin et sa femme ne se parlent plus beaucoup et s'éloignent inexorablement l'un de l'autre. Nikolaj a du mal à assumer son rôle de père de trois enfants. Tommy et Peter sont, eux, célibataires, et semblent bien seuls... On en est là ! Le décor est planté et la morosité est au rendez-vous...

Toute opportunité de changement est donc la bienvenue... A l'occasion d'un dîner entre hommes dans un restaurant gastronomique pour fêter les quarante ans de Nicolaj, le professeur de psychologie fait l'éloge de la déraison, et référence à la théorie d'un philosophe et psychiatre norvégien, Finn Skarderud, qui déclare que l'homme est né avec un déséquilibre, un manque qui ne peut être comblé qu'en maintenant un taux d'alcool de 0,5 pour mille, ce qui ne veut pas dire grand-chose à vrai dire. S'agit-il de gramme par litre de sang (comme le mesure une prise de sang), de milligrammes par litre d'air expiré (comme est censé le mesurer l'éthylotest électronique dans lequel les personnages soufflent dans le film) ? Toujours est-il que d'après Nicolaj cela correspondrait à l'équivalent d'un ou deux verres pour l'homme. Mais de quoi ? De vin, de bière, de whisky ? Toujours est-il que, d'après ce philosophe norvégien, réussir à maintenir ce taux d'alcool dans le sang permettrait de rétablir l'homéostasie mentale et donc gagner en confiance en soi et en clairvoyance... Il n'en faut pas plus à nos quatre professeurs pour se lancer dans cette expérience éthylique en prenant acte des améliorations constatées qui établiraient alors la preuve que Finn Skarderud disait vrai... Bien entendu, même s'il est bien naïf d'imaginer que tout va se passer au mieux sur la durée, les quatre hommes y croient, se prennent au jeu, visiblement en déficit de connaissance sur les risques encourus, ou alors n'y attachant au final peu

### Extrait

« Le sujet : la consommation quotidienne d'alcool, pour maintenir un taux constant à 0,5 g/l, pour faire la démonstration de ses bénéfiques psychologiques et psycho-rhétoriques et observer l'amélioration des relations humaines et professionnelles. »

Nicolaj



d'importance... Il s'agit surtout pour eux visiblement de bousculer leur routine de vie, et s'encanailler en tentant des expériences dont ils savent bien qu'elles ne leur permettront au fond que de pousser un peu plus leur limite, ou simplement se sentir mieux, ce qui n'est déjà pas si mal... Que l'on soit bien d'accord, le jeu ne consiste pas simplement de boire un ou deux verres par jour, mais d'en boire suffisamment régulièrement dans la journée pour maintenir ce taux de 0,5. Ethylo-test miniature et fiole de vodka ou autre alcool en poche, Martin, le professeur d'histoire (personnage dont on suit de plus près le parcours de vie), et ses camarades expérimentateurs en herbe, s'en vont donc tous les jours au lycée, le cartable garni de cette boisson enivrante...

Trois étapes jalonnent alors le parcours imbibé de Martin, Tommy, Peter et Nicolaj... La première consiste donc à maintenir ce taux d'équilibre pour observer les améliorations dans la vie de tous les jours, aussi bien dans la sphère professionnelle que personnelle. Cela semble fonctionner. Les cours sont plus vivants, la confiance revient, la créativité aussi. Les rapports interpersonnels sont plus vivants et s'améliorent. On donne le change assez facilement. L'entourage n'y voit que du feu, ou presque. Aucune déconvenue ne semble au rendez-vous, dans l'immédiat... La deuxième étape consiste, elle, à individualiser le dosage car, après tout, comme l'affirme Martin, chacun ne réagit pas de la même manière à l'alcool. Cette deuxième étape est alors surtout un prétexte à boire un peu plus pour tenter d'accumuler les bons points et récompenses... La troisième, et ultime étape, consiste, elle, à dépasser le point de rupture et s'aventurer dans le monde du no-limit pour s'y perdre sûrement. Les failles de chacun resurgissent alors pour de bon... Le parcours éthylique ne sera pas de tout repos, avec des moments dantesques que nos personnages vivront avec plus ou moins de recul. A croire que même les aspects sombres de l'alcool les surprennent...

### Extrait

« Tu peux bien picoler avec tes potes. Ce n'est pas le problème ici. Tout le monde dans ce pays picole. »  
Le femme de Martin, qui ne reconnaît plus l'homme qu'elle a aimé.

Et s'il n'était question ici finalement pour ces quatre hommes que d'assouvir un besoin de reconnaissance exacerbé. On s'évertue à gagner en confiance en soi et en démonstration de créativité pour



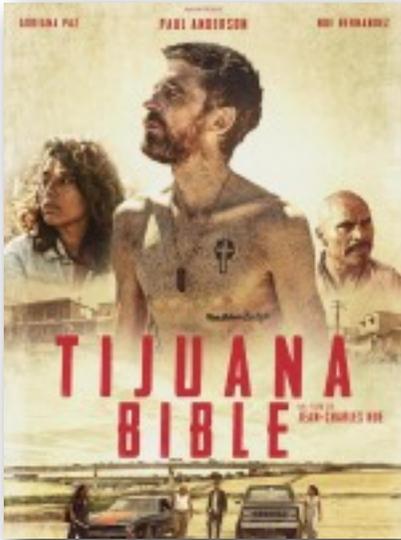
recentrer sur soi la lumière et déguiser ses failles... L'ivresse ne semble être ici présentée sous un jour favorable que pour contrer la morosité ambiante de rapports humains distendus. Il ne s'agit sûrement pas d'une ode irresponsable à l'usage immodéré d'alcool tant les aspects délétères sont présentés sans fard, mais bien plutôt d'un hymne à la joie qui se termine par une danse enlevée et bondissante mémorable, performance physique accomplie cannette de bière en main...



# TIJUANA BIBLE

FILM

ARMY MARIO RODRIGUES  
ARTURO QUINONES  
USN THIAN VAIFDES  
ARMY JOE CAMACHO  
USMC HECTOR BALLESTEROS  
USMC MICHAEL EVANS  
US ARMY IVAN OCON  
ARMY ARTURO VALLES  
USAF CESAR ORIHUELA  
ARMY CONSALO GONZALES  
USN JOSE ORTEGA



*Tijuana bible* (sortie DVD - VOD - novembre 2020)

*Un film de Jean-Charles Hue*

*Sortie en salles françaises : juillet 2020*

### Extrait

- « - Dieu nous voit tous Nick.
- Ah oui ?!
- Je te le dis. Il voit tout. Tu seras béni un jour. Dieu te bénira.
- Dieu ne sait pas où on est.
- Il prend soin de chacun de nous.
- Non, pas nous. Il nous a oublié.
- Tu crois ? Je ne suis pas d'accord.
- Il nous a oubliés mon pote. Il ne situerait même pas Tijuana sur une carte. »
- Nick et son pote dealer de rue.

C'est sur les plages de Tijuana, cette ville frontière mexicaine avec une Amérique à portée de main, que le rêve américain de Nick, ce vétéran de la guerre d'Irak, s'est échoué il y a quelque temps apparemment. Il y est venu soigner, peut-être ad vitam aeternam, son fameux syndrome de stress post-traumatique avec un objectif de défonce permanente. Il fume quotidiennement de la Chystal Meth et s'injecte à l'occasion de l'héroïne. Dans le quartier de la Zona Norte, quartier du deal et de la prostitution où les habitants sont « oubliés de Dieu », comme le pense Nick, l'ex soldat, revenu brisé de la guerre, vit à la marge et passe une bonne partie de sa journée dans les vapes, pour chasser au mieux les souvenirs douloureux laissés par trois séjours en Irak. Il y a perdu de nombreux amis, déchiquetés sous ses yeux, et est loin de les avoir oubliés même s'il fait tout pour... Nick vivote là, dans ce quartier, séjourne dans une chambre sombre, et alimente financièrement ses usages en rendant quelques services à droite à gauche ou en allant même tuer des chiens sauvages dans le désert pour les revendre aux restaurants asiatiques du coin... Il trimbale sa carcasse décharnée d'ancien Marine, encore en treillis délavé, usé et trop grand pour lui désormais, dans cette ville collée à un mur frontalier inévitable, ville où il a pris la décision d'aller se réfugier et "se perdre" pour de bon à la suite de sa dernière mission en Irak... A Tijuana, et plus précisément dans son quartier, les produits sont à disposition, disponibles au tout-venant, et fournis par le chef de



### Extrait

« On est passé une fois par ici avec mon unité. C'était il y a des années. Je n'en revenais pas. Des putes, des drogues... Je regardais les mecs s'éclater. Tous. Mais pas moi. J'ai rien fait, rien touché. Je m'étais dit, un jour si j'avais besoin de me lâcher à fond, je viendrais ici. Après ma troisième mission en Irak, c'est exactement ce que j'ai fait. Je suis venu à Tijuana, je me suis enfermé dans une chambre d'hôtel, avec un grand sac rempli d'héroïne, et un autre rempli de meth. J'ai pas respiré d'air frais pendant à peu près deux semaines. Je ne sais pas si tu peux comprendre mais, j'ai aimé ça... »

Nick à Ana

réseau et fabriquant du coin, un certain Topo, dont le nombre de victimes est tatoué en autant de larmes sur sa joue. Son point faible, une peur de l'enfer qui l'empêche de trouver la paix, lui aussi...

La route de Nick va croiser celle d'une jeune femme prête à se perdre elle aussi dans cette ville pour retrouver son frère dont elle n'a plus de nouvelle. Ana recherche Ricardo, un frère ex G.I qui s'est battu lui aussi pour l'Oncle Sam mais qui a été expulsé par la suite du pays, contraint alors de regagner le Mexique et la ville de Tijuana comme tant d'autres. Ana présente la photo du jeune homme au premier venu à travers la ville en espérant que quelqu'un le reconnaisse et fournisse les informations nécessaires à remettre la main dessus... Nick sera celui qui la guidera dans cette ville, même si ses intentions sont loin d'être désintéressées, du moins au début. C'est Topo qui lui a demandé, ou plutôt commandé, en échange de quelques doses d'héroïne, de convaincre la jeune femme, logée dans la même résidence, d'arrêter de fouiner un peu partout, et de quitter la ville au plus vite. Après quelques tours de passe-passe infructueux, Nick a compris qu'Ana ne quittera pas Tijuana tant qu'elle n'aura pas vu son frère, vivant ou mort. Il va alors l'accompagner dans sa quête... Elle les mènera vers un bus d'accompagnement et de soutien aux toxicomanes que Ricardo, devenu pasteur, avait fondé. Ces usagers vivent dans des tentes de fortune en bordure, ou dans le lit même, d'un canal asséché. Ils sont accrochés aux produits et à celui qui les leur fournit mais les soumet par la même occasion. L'autre de Topo (Taupe en Espagnol), est un tunnel désaffecté transformé en laboratoire de fabrication d'héroïne. Cinq ans que l'homme peu avenant vit au milieu de ses « morts-vivants », comme il les nomme, tentant de se réconcilier avec le Bon Dieu après l'avoir contrarié par toutes ses mauvaises actions...

La route d'Ana et de Nick prendra fin dans ce canal abandonné, canal où ils auront enfin découvert la vérité sur ce qui est réellement arrivé à Ricardo, un vétérans se réfugiant dans l'usage, puis dans la religion pour "s'amender" et aider son prochain. Nick



et Anna réussiront à s'échapper de cet "enfer" et créeront peut-être un lien qui soulagera quelques peines... La rédemption est souvent au coeur des oeuvres cinématographiques, ou littéraires, qui traitent des addictions, comme si les usages compulsifs, et le mal que l'on peut se faire en voulant se faire du bien, étaient inévitablement associés au "péché". Le refuge des paradis artificiels, ou la marge, souvent appréhendés comme mortifères, ne seraient-ils pas ici, au contraire, le signe d'une aspiration au mieux et d'une envie de vivre plus, et ce quel qu'en soit le prix à payer. Ici la solitude d'âme, et les conditions de vie précaires fragilisent ces hommes et ces femmes qui sont alors la cible des prédateurs de tout poil...





**UN DÉTOUR  
PAR L'ENFER**

RÉCIT

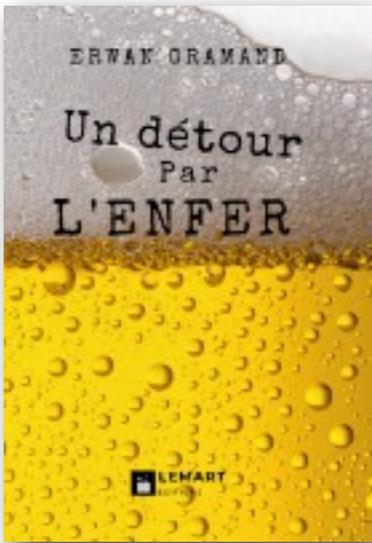
MOUNT GAY RUM  
BARBADOS

SINCE 1703

Extra Old

ESTABLISHED 1703

200 ml



## *Un détour par l'enfer*

*Un récit autobiographique de Erwan Gramand*

*Publié aux Editions Lemart (octobre 2020)*

### Extrait p. 78

« Je suis un menteur, un menteur pathologique. Le mensonge fait partie de la maladie alcoolique. Je mens pour protéger ma substance, mon alcool, mon précieux. Partager la vie d'un alcoolique, c'est accepter une vie de mensonge. Un peu comme un mari infidèle, l'alcoolique a comme maîtresse sa bouteille, mais il nie son existence. »

Ici, pas question de faire de détour. On va droit au but, dans le récit à la première personne d'un parcours de vie de vingt-cinq ans habité par une consommation intense d'alcool qui commence à l'âge de dix-huit ans avec une première cuite le soir de son anniversaire. Les dix-huit ans d'Erwan seront fêtés avec autant de verres de vin bus. C'est alors le début d'une grande aventure à laquelle nous invite un narrateur qui ne tourne pas autour du pot, et raconte simplement, sans effet de style, sans se glorifier, ni tenter de s'amender, comment il en est arrivé à organiser ses journées autour de la boisson, et comment il en est venu à devoir finalement le chasser de sa vie jusqu'à le haïr à l'heure qu'il est. Il s'agit donc surtout ici du récit d'une relation passionnée, plus que d'une rupture. Il sera essentiellement question d'usages, plus que de sevrage... Le récit est chronologique et nous fait entrer un peu plus en profondeur à chaque chapitre dans les événements qui ont conduit à une perte de contrôle de l'usage, perte qui est annoncée dès le début. Voici donc la chronique d'une addiction annoncée...

Ca commence en 1995 avec des soirées étudiantes où l'alcool coule à flot bien avant qu'une loi vienne finalement interdire les open bar. Objectif alors : être ivre. Rien de plus, rien de moins. Le goût importe peu. Il s'agit de s'amuser et/ou de s'anesthésier sans se préoccuper des risques. Premier coma éthylique à 19 ans. Un stage aux Antilles donne l'occasion à Erwan de commencer à



### Extrait p. 64

« Les deux alcools qui m'ont toujours fait chuter sont la bière et le rhum. J'ai une vraie passion pour ces deux alcools. Bien sûr, j'aime le vin, le whisky, le pastis... Enfin tous les alcools. Mais je sais pertinemment que la bière et le rhum sont des ennemis. Je dois les fuir, un peu comme un candidat sur l'île de la tentation doit résister à la tentatrice. Même si elle a un taux d'alcool plus faible, la bière est la plus dangereuse et la plus sournoise. Elle se consomme en canette, elle est facile et rapide à boire, quel que soit le lieu, et son cadavre est dissimulable. C'est d'ailleurs avec les canettes de bière en 50 cl que les épiciers de nuit se font leur beurre. »

ritualiser ses usages avec le, ou plutôt les, petits verres de rhum, non plus à l'occasion et occasionnellement, mais à chaque repas et au-delà. Le rhum est le compagnon fidèle d'Erwan, un compagnon de bonne compagnie... En 1998, pour sa dernière année d'étude à Versailles, c'est le Pastis qui l'accompagnera et lui fera oublier la grisaille parisienne. Erwan est Niçois, alors il veut retrouver son sud natal et s'installe à Cannes pour entrer dans la vie active. Il embarque avec lui dans ses valises les premières hontes et black-out consécutifs à ses usages immodérés d'alcool. Mais pour le moment, Erwan ne voit pas poindre les risques de dépendance. Et pourtant, l'atavisme familial est bien présent. Son grand-père paternel est mort d'une cirrhose ; sa mère est identifiée par son fils comme clairement alcoolique, ce qui la mettra d'ailleurs en danger et l'handicapera à vie ; son père, lui, est dépressif, accroché aux médicaments et alcoolodépendant par la même occasion... Les parents d'Erwan divorceront quand il aura dix-sept ans...

A Cannes, les usages festifs ou récréatifs, réguliers dans la sphère privée, s'accompagnent petit à petit d'usages dans la sphère professionnelle. Un nouveau black-out, puis un accident de la route font prendre conscience à Erwan des dangers de l'alcool, mais pas de son addiction ou des symptômes naissants de sa "maladie alcoolique"... Mais tout vient à point à qui sait attendre sans modifier ses usages, et même plutôt les amplifier. Une bouteille de vin est descendue chaque soir en rentrant du travail, récompense d'une journée bien remplie. On finit par se lancer des défis pour que leurs réussites justifient l'usage... Les déplacements professionnels sont l'occasion aussi de consommer un peu plus encore. L'alcool est présent à chaque instant désormais de la vie du jeune homme, et ne le quittera plus... Alors, quand les relations sentimentales s'invitent dans la partie, elles sont inévitablement polluées, en quelque sorte, par les usages, dont Erwan se rend compte qu'ils lui sont indispensables. C'est la vodka qui le réconfortera alors...



#### Extrait p. 96

« Pendant la première année d'abstinence, le plus difficile à vivre est la nostalgie de l'ivresse, le fait de se dire qu'on ne connaîtra plus jamais la sublime sensation qu'est la défonce. Pendant cette année, chaque événement est une première fois : la première fois qu'on fête son anniversaire sans être soul, un premier Noël sans alcool... Il me semble que je renais. Un autre homme. Libre ! »

C'est en 2003 que le jeune informaticien rencontre celle qui deviendra plus tard sa femme, Ingrid, et avec qui il aura deux enfants. En attendant qu'ils vivent sous le même toit, les week-ends qu'ils passent ensemble sont systématiquement alcoolisés. Mais lui boit bien plus qu'elle, et est attentif à ce que son verre, à lui donc, soit toujours plein... Victime d'un bore-out au travail, oppressé par la routine de vie à deux désormais avec Ingrid, et pas assez préparé à l'arrivée d'un premier enfant, le trentenaire sombre dans un mal-être où l'alcool est à la fois poison et remède, mais est surtout consommé caché... Les années se suivent alors et se ressemblent... Erwan situe le début de la reconnaissance de son alcoolisme au printemps 2011, quand l'alcool est consommé à même le trottoir pendant ses pauses. Seul avec ses cannettes de bières à cuver son désespoir. Un symptôme clair pour Erwan, symptôme qui l'invite en 2012 à consulter un médecin pour la première fois. L'addictologue l'invite à une abstinence de quelques mois pour que son foie retrouve sa taille normale. Il faut alors trouver des stratégies pour répondre négativement aux diverses sollicitations. Pas facile. Mais les six mois sont un succès... Temporaire... Un nouveau premier verre s'invite dans la partie car, après tout, Erwan n'avait pas pour objectif l'abstinence totale, non, juste reprendre le contrôle de sa consommation...

Une nouvelle addiction, celle à la course à pied, avec les récompenses méritées au bout de courses effrénées, invite Erwan à reprendre de plus belle la consommation de ces chers compagnons, à savoir essentiellement la bière et le rhum, et ce malgré les recommandations de l'addictologue qui suit Erwan... Une longue période de télétravail, une nouvelle naissance, et les contraintes de la vie familiale qui va avec, précipitent à nouveau Erwan dans un usage quotidien intensif et caché. La consommation de bon vivant affichée en public est associée à celle, cachée, que l'on a honte de révéler... Ce seront alors plusieurs années d'usages ininterrompus et en progression. Sa femme Ingrid est elle aussi sujette au stress et à la fatigue et ne peut plus freiner les usages de son mari... Le "décliv", comme le nomme Erwan, décliv qui fait référence à cet événement qui invite



### Extrait p. 104

« Il me faut désormais réapprendre, comme un nouveau-né, à vivre dans un monde réel, avec de vraies perceptions sans artifice. Aujourd'hui, je hais l'alcool, il m'a volé vingt-cinq ans de ma vie. J'espère que la chaîne s'arrêtera, que mes enfants ne deviendront jamais addicts. »

à changer totalement ses habitudes de vie, aura lieu en 2019 avec la rencontre d'Adèle. Cette deuxième vie sans alcool, qui nous est conté à la fin du récit, nous n'en dirons pas plus ici et vous laissons la découvrir...

Des récits comme celui d'Erwan Gramand, il y en a beaucoup, et ils sont souvent associés à un processus de reconstruction. Mais ici, sans exclure cette association, il est surtout question de témoigner, d'expliquer, de tirer le fil de la relation à l'alcool pour mieux en comprendre les mécanismes et les étapes du processus addictif, car l'addiction est bel et bien un processus, et non pas une bascule. Ca ne se joue pas sur le verre de trop au mauvais moment, mais plutôt sur un assemblage d'éléments raccordés avec le temps qui passe et les circonstances défavorables...



A narrow, atmospheric alleyway in an old city. The walls are made of rough, textured stone. A decorative archway with ornate ironwork frames a doorway leading to a brightly lit interior. A street lamp is mounted on the wall above the arch. To the right, a green metal grate is visible. The ground is paved with cobblestones and has a metal grate. A set of concrete steps leads up to the archway. A black metal railing runs along the right side of the alleyway.

**CITÉ  
DOPAMINE**

**#17  
FICTION**



## CITÉ DOPAMINE #17

*Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...*

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON  
01

ÉPISODE

#17

**« Et même si le système conditionne des prises de position en défaveur de ceci ou de cela, la résistance n'est pas en reste, et l'on se tient droit comme I. »**

Ce qu'il a à dire, le chanteur des rues ne le taira pas, ça non pas question de s'empêcher de crier, à la force du poing brandi en l'air, que l'on n'est pas content, ça non pas content du sort réservé à un certain nombre de produits... Et même si le système conditionne des prises de position en défaveur de ceci ou de cela, la résistance n'est pas en reste, et l'on se tient droit comme I, les cordes vocales boostées qui portent haut et l'envie de faire simplement entendre son point de vue sans dénigrer pour autant celui des moralistes bien-pensants qui ont eux aussi leur mot à dire et ont bien le droit d'avancer leurs arguments sur un échiquier bien mieux pourvu en têtes couronnées que bien d'autres, bref ! L'homme au costume sombre bien coupé défend contre vents et marrés



**« A quoi bon s'échiner à poursuivre des usagers qui n'en font qu'à leur tête. »**

l'abrogation de cet amendement à la constitution responsable de la prohibition de l'alcool dans la ville. Ca ne date pas d'hier, oh que non, comme il fut un temps au-delà des mers et des océans, avec des fortunes diverses malgré tout, on s'échine à reproduire l'histoire des hommes, même ses zones d'ombre, en espérant qu'on en aura retenu les leçons, celles du passé. Tu parles d'un espoir tué dans l'oeuf !! L'alcool et ses produits dérivés sont donc prohibés, ce qui veut dire que l'on n'est pas censé pouvoir ni les présenter sous un jour favorable, ni en fabriquer, ni en vendre, ni en acheter, ni en consommer, dans le cercle public mais aussi privé. On a souvent eu l'occasion de le rappeler en faisant allusion à mon addiction à l'éthanide\*, ce mélange d'éthanol et d'alcide°... J'attends donc que les forces de l'ordre se manifestent en l'espèce, et accourent pour interpellier le contrevenant, en la personne de ce chanteur des rues, bien inoffensif en apparence, mais considéré par les lois de la Cité comme un délinquant, on ne se refait pas. Je lui envoie à distance (pour ne surtout pas être associé à sa démarche, lâche que je suis) des signaux d'alerte en forme de bras qui s'agitent, sans explication claire j'en conviens, au-dessus de ma tête enfouie dans une capuche qui ne laisse apparaître que mon nez à la taille disproportionnée par rapport au reste de mon corps, bref... Bien entendu, le chanteur des rues, qui n'a d'ailleurs de chanteur que l'énergie qu'il met à chanter sans en avoir le talent, mais peu importe, ne retient rien de mes signaux d'alerte et continue son infraction à la loi, qui n'a d'ailleurs d'infraction que le nom, et sûrement pas la démarche... Mais il semblerait que les forces de l'ordre aient déserté la Place Centrale ou même simplement abandonné la partie en ce qui concerne les interpellations, bien obligées de constater que la règle, comme très souvent sur ces sujets-là, n'est pas respectée. A quoi bon s'échiner à poursuivre des usagers qui n'en font qu'à leur tête. Interpeller l'un d'entre eux, c'est couper l'arbre en première ligne, arbre qui cache une belle forêt... On sait bien qu'ici ce sont les consommateurs qui décident de ce qu'ils veulent bien consommer ou pas, en petite ou en grande quantité, et personne ne peut leur imposer quoique ce soit. Ce sont eux qui lancent le mouvement,



**« ...il faut partir chargé mais pas encombré, l'esprit en éveil pour se positionner comme il faut dans la file d'attente. »**

encouragent ou tarissent l'offre, et non pas la loi qui ne peut qu'accompagner ces affaires-là en protégeant celles et ceux en difficulté, de bien belles intentions en somme... En résumé, difficile d'empêcher l'homme d'explorer de nouvelles sensations, promesse pour lui d'accéder à un monde meilleur... C'est en raccourcis ce qu'expriment les mots de cette chanson des rues balancée en porte-voix pour être sûr que ça porte bien au-delà de cette esplanade déserte à cette heure tardive d'une nuit déjà bien entamée. Messieurs Dames ne prenez pas toujours pour argent comptant ce que j'exprime là par l'intermédiaire des mots d'une chansonnette pauvre en rimes. Loin de vouloir ériger mon point de vue en valeur, je ne ferai que relayer ceux qui, isolés dans leur mansarde, tentent le tout pour le tout pour faire entendre leur voix. Les trafiquants clandestins à qui la légalisation pourrait faire le plus de mal finalement, sont sûrement les plus à craindre quand on touche à la prohibition...

Nom d'un chien mais réveille-toi l'ami, même si rien ne sert de courir, il faut partir chargé mais pas encombré, l'esprit en éveil pour se positionner comme il faut dans la file d'attente et être sûr d'avoir les bons mots pour dissuader celui qui trouvera toujours le bon argument pour mériter de passer avant toi. Il s'agit d'être là dans les temps, à savoir dans cette fenêtre de tir, assez étroite, qui correspond aux horaires d'ouverture des fours, lieux clandestins et discrets d'approvisionnement de mon éthanide\*, mais pas que... Il ne faut pas croire que dans le trafic on prend les choses à la légère, et c'est sûrement loin d'être au petit bonheur la chance quand l'objectif est inévitablement d'augmenter ses gains, mais sûrement pas de manière épisodique. Les horaires d'ouverture de ces boutiques clandestines à ciel ouvert ne sont pas affichés en bout de rue, mais circulent par le bouche-à-oreille à qui saura, en toute confiance et en toute discrétion en faire bon usage. Il m'est arrivé, je l'avoue, en bon vieux salaud que je suis parfois, d'avoir fait circuler dans mes pires périodes de manque, des changements d'horaires fallacieux, même à des amis, qui ne le sont plus d'ailleurs, pour être sûr de ne pas à faire face à une pénurie au moment de me présenter à l'entrée du four... Un guetteur est



« *Dévoués corps et âme aux maîtres des lieux, les guetteurs cumulent les heures de présence sans la ramener.* »

planté là, sur un bout de trottoir, une paille de fast-food entre les dents en signe distinctif de la fonction qu'il occupe dans la chaîne des petites mains sans qui le trafic ne pourrait pas, ou bien se dérouler, mais dont le salaire est loin d'être à la hauteur de l'importance qu'elles ont. Dévoués corps et âme aux maîtres des lieux, les guetteurs cumulent les heures de présence sans la ramener au risque d'être éjecté d'un système capitaliste qui n'a rien à envier au plus radieux... Je me présente quelques minutes avant l'ouverture des portes, qui ne sont matérialisées que par un marquage au sol sommaire et changeant d'un jour sur l'autre, en attendant que le guetteur prenne son poste, signe que l'ouverture est imminente. Sans même regarder sa montre, pour ne pas se dévoiler trop tôt, je l'imagine compter dans sa tête les secondes qui séparent l'heure du départ de son domicile de l'heure d'ouverture officielle lançant les festivités... Il se trouve que je suis le premier à me présenter sur les lieux, et y fais les cent pas pour me donner une forme de contenance circulaire qui ne duperait pas le moins du monde un membre des forces de l'ordre s'il devait pointer dans les parages... Quelle heure est-il, me demande le gars qui s'est présenté au guetteur pour lui tendre un joint ? Ce n'est pas tant qu'il ait besoin de connaître l'heure qu'il est, heure qu'il a déjà probablement en tête, mais qu'il questionne la quantité dont j'ai besoin. Quatre heures et quart si c'est possible, je réponds, ce qui en langage du deal signifie ici quatre fioles d'éthanide et un sachet de benzodiazépines. Dans ce quartier de la ville, les gélules de benzo sont vendues ces derniers temps au compte-gouttes pour faire monter le manque, la rareté du produit, et donc aussi son prix, même si la qualité ne suit pas toujours. Les prix du marché sont fluctuants et ce ne sont pas les plus élevés qui sont garants d'une meilleure qualité. Le consommateur n'est pas encore maître de la montée ou de la baisse des prix. Il ne fait qu'en prendre note dans un marché qui bouscule souvent l'équilibre de l'offre et de la demande... Attention, ici verrouillage à durée limitée de la disponibilité, car il ne s'agirait pas non plus que le client aille se tranquilliser l'esprit et l'organisme ailleurs en s'approvisionnant chez les concurrents prêts à dégainer leurs provisions à la moindre



« Quand certains produits basculent dans la légalité, au grand dame des entrepreneurs de morale, comme on les appelle, d'autres basculent, eux, du mauvais côté de la loi. »

occasion. Les benzos, il faut le dire, la Cité en est friande, championne du monde des usages de toute la région, avec une très grosse longueur d'avance... Je refile mes douilles (toujours cette même monnaie en vigueur dans la Cité, et dans ce quartier en particulier) au vendeur à peine majeur, et attend qu'il revienne quelques minutes après avec le fruit de ses entrailles, à savoir mes doses de stupéfiants... Messieurs Dames le marchand de sable sera toujours à votre service, merci bien pour l'approvisionnement en produits apaisants et réconfortants. Que demande le peuple ?...

Malade ou délinquant, choisis ton camp camarade. Quand certains produits basculent dans la légalité, au grand dame des entrepreneurs de morale, comme on les appelle, d'autres basculent, eux, du mauvais côté de la loi. Non pas pour des raisons morales, mais simplement pour des raisons dites sanitaires, aussi curieux que cela puisse paraître... Ca y est, on y est, le cannabis thérapeutique a basculé dans l'illégalité. Même si ça peut surprendre, puisqu'on évoque en l'occurrence ces fameuses raisons sanitaires, et que d'autres Cités ont fait le chemin inverse, le Comité Gouvernemental de la Cité Dopamine en a décidé ainsi, non pas contre vents et marrées, mais bien au contraire en suivant le mouvement et les appels au boycott de certains professionnels proches des membres du Comité... On a donc bien toujours le droit de fumer de manière récréative tant que l'on ne chope pas de maladie grave, parce qu'alors il faudra aller voir, contraint et forcé, du côté d'autres médicaments pour soulager la douleur. Le cannabis n'est plus en odeur de sainteté pour ses vertus thérapeutiques... On justifie comme on peut la bascule pour cacher la pression qu'exercent certains spécialistes de la douleur sur le gouvernement. La raison ne vient pas de l'apparition d'autres molécules, toutes propres, toutes neuves, qui auraient fait parler d'elle, surclassant alors de très loin les cannabinoïdes ou les opiacés dans le traitement de la douleur, non, loin de là. La raison en est que cette douleur, justement, doit pouvoir petit à petit reprendre ses droits, et cessait d'être tue. Les mouvements religieux ultras, portés par l'hygiénisme ambiant et cette idée que la souffrance est un don au Très-Haut en rémission



**« Je me terre un temps dans ma caverne et commence à virer misanthrope, c'est tout le mal que je me souhaite. »**

de tous ses péchés en “isme“ dont nous sommes redevables, l'ont emporté après une bataille acharnée de quelques années. Des hommes et des femmes, pétris de certitudes, ont monté au pinacle et élevé au rang de dogme salutaire la douleur et la souffrance, et malheur à celui ou celle qui oserait penser autrement... On entend alors dans les rangs de la majorité, mais aussi de l'opposition, tant le message a été intégré par l'ensemble de la population, que la douleur a retrouvé des vertus que l'on avait bien trop longtemps glissées sous le tapis, la première de ces vertus étant de révéler la maladie qui ne peut plus alors se cacher derrière un écran de fumée... La douleur, comme révélateur du mal, jusque-là rien de bien nouveau, mais il s'agit ici de ne surtout pas l'atténuer pour être sûr de son niveau et pouvoir faire face à la maladie en proportion, en l'attaquant de front sans en soulager les symptômes. Jusqu'où est-on prêt à payer pour tout le mal infligé par le passé à notre environnement et entourage plus ou moins proche, pour tous ces péchés qui ont souillé notre âme impure... etc, etc... ? Prenant la suite du cannabis médical, gageons que d'autres opiacés légaux comme l'héroïne passeront à la casserole, à moins que les laboratoires qui ont désormais pignon sur rue mettent tout en oeuvre pour que leur production ne soit pas pointée du doigt. On peut leur faire confiance... Messieurs Dames, en résumé, si vous ne voulez pas qu'on vous retire votre produit miracle, alors n'ouvrez pas trop votre gueule, prenez sur vous et faites comme si tout allait bien dans le meilleur des corps, on n'est jamais mieux servi que par soi-même... Je me terre un temps dans ma caverne et commence à virer misanthrope, c'est tout le mal que je me souhaite. Je pointe sur les doigts d'une main les cinq rancœurs qui me restent en travers de la gorge depuis quelque temps déjà, je rumine à qui mieux mieux en en voulant à la terre entière, ou presque, de s'être enfoncée dans une ère du peu de compromis, du peu d'indulgence et de compassion, prête à stigmatiser les mal pensants, les mal disants, les mal faisants à la première occasion, mais prête aussi à s'autoflageller si nécessaire... J'ouvre mes tiroirs à secrets et à malice et contemple ma collection de produits prêts, eux, à me faire oublier toute forme



« *Juste des hommes et des femmes de la rue qui ne demandent pas particulièrement que l'on prenne en compte leurs souffrances.* »

de culpabilisation, allons-y franco, après tout qu'est-ce que j'ai à y perdre de ne plus avoir à faire avec le monde extérieur, le temps de digérer ce qui ne passe pas. Quand j'ouvre la fenêtre, j'entends tout près le silence des manifestants qui s'insurgent sans faire de bruit du peu de considération que l'on porte injustement à leur personne sans qu'ils affichent un quelconque particularisme. Juste des hommes et des femmes de la rue qui ne demandent pas particulièrement que l'on prenne en compte leurs souffrances, quelles qu'elles soient, non juste leur présence dans la Cité, perdus au milieu de ceux qui gueulent toujours plus fort que les autres... Trinquons à distance Messieurs Dames, et réconfortons-nous comme on peut, et si nous souffrons, souffrons en silence...

\* *L'éthanide et l'alcide sont des drogues de fiction.*

*Thibault de Vivies*



**[www.revuedopamine.fr](http://www.revuedopamine.fr)**

contact :

[thibault.devivies@drogbox.fr](mailto:thibault.devivies@drogbox.fr)